

W-FENE C

MAGAZINE

Cult of Luna

Guns of Brixton

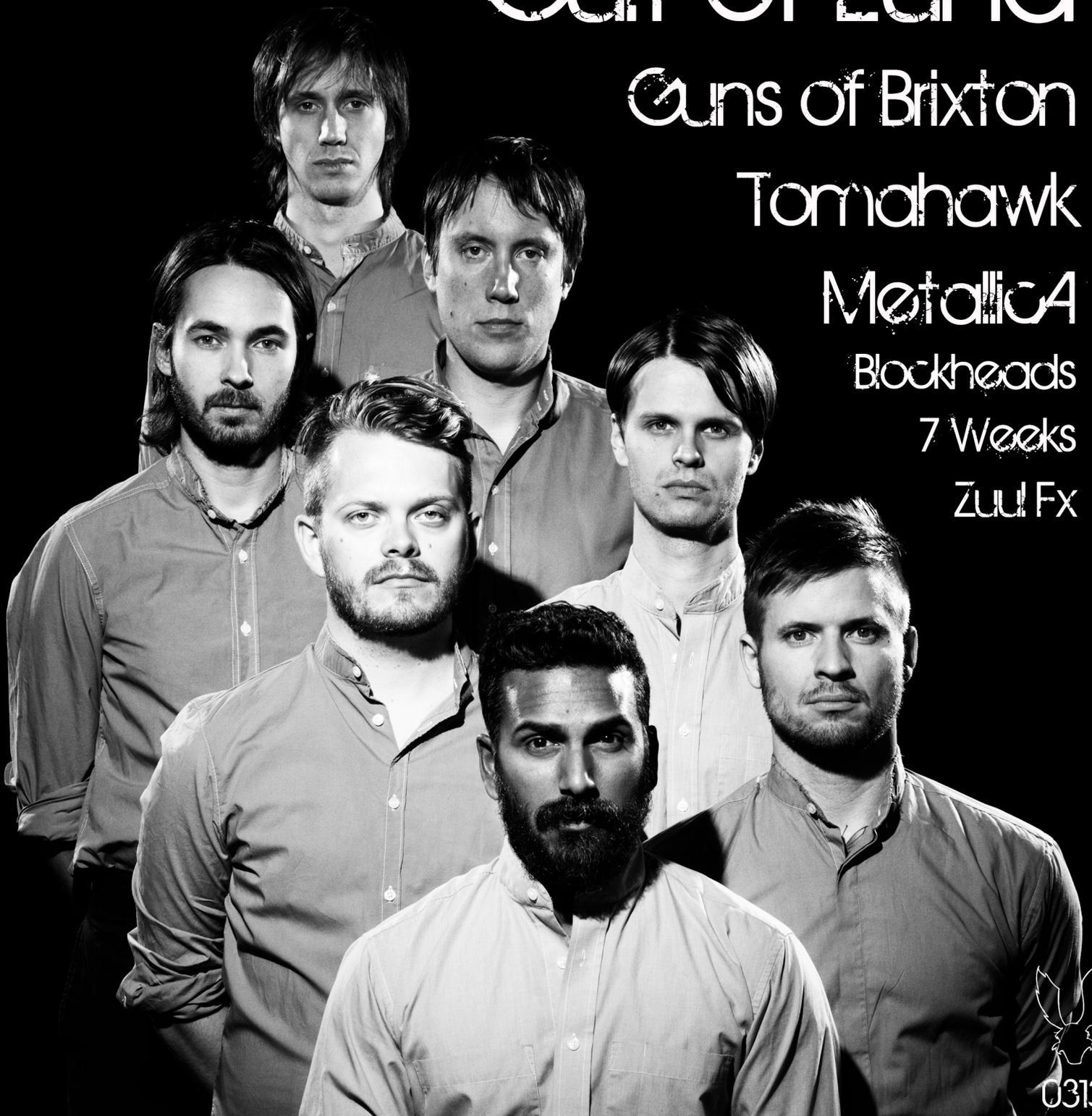
Tomahawk

Metallica

Blackheads

7 Weeks

Zuu! Fx



0313

LES SEPT MERCENAIRES

■ Le W-Fenec, version site web ou magazine digital, c'est plus ou moins sept personnes et ce depuis pas mal d'années. Plutôt moins que plus d'ailleurs selon les emplois du temps et autres impératifs personnels/professionnels de chacun. Sept personnes, sept individualités qui ont pour point commun d'être des passionnés de musique, de disques, de vinyles, de K7 même (pour les plus die-hard), de DVD musicaux. Mais pas de digital.

Et c'est un choix, même pas un luxe que l'on se permet parce qu'on n'a, n'en déplaît à pas mal de labels ou de promoteurs (mais pas tant que ça non plus, faut pas pousser), AUCUN compte à rendre à personne. Le W-Fenec est depuis toujours un site TOTALEMENT gratuit, le magazine l'est tout autant et il n'a jamais été question (et ne le sera jamais) de prendre de l'argent à quiconque en encarts pub ou partenariats divers et variés.

Les groupes, labels, promoteurs sont libres de nous proposer ce qu'ils veulent. Comme nous sommes parfaitement libres de refuser pour quelque raison et/ou argument que ce soit. Ce depuis 15 ans et on l'espère encore quelques années. On aime le support CD, le vinyl, bref, l'objet physique parce que l'on aime ce qui est tangible, on aime profiter du visuel de l'objet, tout ce qui fait simplement qu'un groupe ou un label a envie de sortir des disques physiques. Et n'en déplaît à certaines âmes chagrines. Il y en a encore. Et beaucoup. Sinon nous ne recevrons jamais autant de CD, vinyles, DVD par mois.

Nous tenons évidemment à remercier de tout cœur ceux qui nous soutiennent, qui nous font le plaisir de nous soumettre des choses pour que nous en parlions dans nos pages. On le fait avec sincérité, intégrité, passion même parce qu'on en a envie et que l'on aime ça. Mais en aucun cas on ne fera de digital. Par manque de temps oui, c'est une évidence mais aussi (et surtout) par désintérêt total de la chose.

Lecteurs, professionnels, *haters* de tous bords sont libres de penser ce qu'ils veulent du W-Fenec, de le lire ou pas, de le boycotter sauvagement ou de le suivre assidument, ce n'est pas pour ça que l'on changera de position. On n'est pas là pour faire des concours de popularité, pour faire plaisir à tout le monde et ainsi baisser notre pantalon pour gagner des likes sur Facebook à tout prix. On fait nos choix, on est bien dans nos baskets ainsi et cela nous convient parfaitement. Le jour où ce ne sera plus le cas, on mettra la clef sous la porte et on s'en ira aussi discrètement que nous sommes arrivés sur le paysage musical.

■ Merci.

SOMMAIRE

- 04 Metallica
- 06 Cult of Luna
- 12 7 Weeks
- 13 Tomahawk
- 14 Zuul Fx
- 16 Funeral For A Friend
- 17 Biffy Cliro
- 18 AmenRa
- 20 Guns of Brixton
- 44 Black Light Burns
- 46 Blockheads
- 48 GlowSun
- 50 En Bref
- 54 65DaysOfStatic
- 56 Il y a 10 ans
- 58 Dans l'ombre
- 60 Concours

PROCHAIN NUMÉRO > Black Light Burns, Noïd, Sound City, How to Destroy Angels, Mudhoney, Dropkick Murphys, Sigur Rós, Steven Wilson, Shoot the Singers, 7 Weeks...

METALLICA

Quebec Magnetic (Universal)



A l'automne 2009, Metallica avait passé deux soirées à Québec sur la tournée suivant la sortie de *Death magnetic*, le premier soir, ils ont joué un set «classique» (si tant est que ça existe avec les Horsemen), le deuxième, ils avaient laissé leurs fans choisir les morceaux... Trois ans plus tard, le groupe sort le double DVD/Blu-Ray de cette fameuse deuxième soirée construite par et pour les passionnés du groupe.

Via son site web, le combo avait demandé à ses fans lequel des deux concerts ils voulaient voir en intégralité et entendre en 5.1 avec un son gigantesque. Sans surprise, c'est le concert du deuxième soir (1er novembre) qui a été choisi puisque c'est quasiment le «concert

rêvé» par le fan «moyen» (désolé pour l'expression). «Quasiment» car il semble assez évident que les amateurs de Metallica préfèrent n'importe quel «vieux» titre (comprendre ceux parus avant *Load*) à ceux de *Death magnetic* qui sur le DVD forment une grosse colonie de 8 morceaux, six étant joués la deuxième soirée. On n'évite donc pas la promo du dernier album qui est tout de même meilleur que *St-anger*, *Reload* et *Load*, tous trois boudés par les fans qui n'en ont pas voulu. A la trappe donc les «*Frantic*», «*Fuel*», «*The memory remains*», «*2x4*», «*Until it sleeps*» et autre «*King nothing*» qui auraient pu prétendre à une petite place... A la trappe également quelques classiques comme «*The unforgiven*», «*Creeping death*», «*Harvester of sorrow*» ou «*Hit the lights*» que les votants n'ont pas choisi parmi leurs favoris. Il faut aussi prendre en compte que le groupe se dépense déjà énormément sur ses concerts et qu'il leur est impossible de jouer tous leurs tubes et de contenter tout le monde...

Tels des boxeurs ou des gladiateurs, les horsemen jouent au centre de l'immense salle sur un ring / arène surplombé par les cercueils et encerclé par une batterie de caméras discrète mais prêtes à les filmer sous tous les angles. Le light-show est aussi flamboyant que lors des concerts en extérieur et dépasse même ce qu'on peut voir sur les grosses scènes avec de superbes effets sur les visages notamment, l'ensemble nous offre une image d'une qualité exceptionnelle. Je ne me souviens d'ailleurs pas d'avoir vu un DVD live avec une telle netteté et un rendu aussi chaleureux. Évidemment, le son est à l'avenant, si Metallica a divisé les amateurs de métal avec des choix de production particulier, ici, c'est précis et puissant en 5.1 (comme en 2.0) avec un mixage qui n'écarte pas totalement le public et nous le laisse entendre clamer sa joie et participer à certains refrains. Confiée à Wayne Isham, vieil habitué des clips et des concerts, la réalisation et le montage sont parfaites. Sur le plan technique, c'est un travail d'orfèvre et une belle claque visuelle et auditive, une sacrée réussite et l'on en attendait pas moins !



Côté live, que peut-on encore dire sur les prestations de Metallica ? Techniquement irréprochables, ils ajoutent à leurs prouesses instrumentales un jeu de scène plus que rodé et une facilité à communiquer avec le public et à le faire hurler de plaisir. Pas avare de petits mots (alors que certains surveillent leurs textes lors d'une captation), James Hetfield tape la discute, envoie quelques «merci» en français dans le texte, remercie Volbeat et Lamb of God. Bref, le groupe fait le métier tout en démontrant une réelle sympathie, loin des monstres glacés et des postures que certains prennent dès leur premier disque d'or. Eux ont écoulé plus de 200 millions de disques et restent accessibles, souriants et tentent de servir leurs fans du mieux qu'ils peuvent. Ils jouent d'ailleurs leurs titres préférés et enchaînent «Master of puppets», «Battery», «Nothing else matters» et «Enter sandman» comme dans un rêve avant de jouer une reprise (passage obligé !), ce soir-là, c'est Sweet Savage qui est à l'honneur avec «Killing time», la veille, c'étaient Bob Seger («Turn the page») et Budgie («Breadfan»). Pour profiter de ces deux autres covers, il faut envoyer le deuxième DVD qui propose les titres joués le 31 octobre qui ne figurent pas au tracklisting du premier DVD. Ouf, car il aurait été dommage de rater les versions live de «For whom the bell tolls» ou «Phantom lord» ! Par contre, ils auraient pu se dispenser des masques et des gros ballons sur le final «Seek & destroy»...

Et en bonus de ce DVD bonus, on trouve «Quebec city love letters», un mini documentaire qui donne la parole aux protagonistes et à leurs fans durant un peu plus de 8 minutes. Il y a quelques sous-titres en anglais pour ceux qui ne comprendraient pas l'accent canadien (sic) mais rien en français (tant pis pour les non anglophones), le tout entrecoupé d'images des fans en délire. On aurait aimé un peu plus de «backstage» mais c'est parce qu'on est vraiment gourmand...

■ Oli

CULT OF LUNA

Vertikal (Indie Recordings)



A la verticale de la muraille métallique érigée en guise de visuel par ses créateurs, le sixième album des Suédois Cult of Luna est sans doute LE disque qui va voir le groupe jouer les funambules. Entre évolution créative nécessaire et révolution stylistique pour pallier au risque de l'immobilisme trop prudent (et forcément décevant), les natifs d'Umeå ont choisi. En changeant de maison de disques tout d'abord : exit Earache en perte de vitesse, welcome Indie Recordings, le label nordique qui monte (Kvelertak, Hacride, Shining...) ; en perdant l'un de ses membres ensuite (Klas Rydberg, l'un des co-fondateurs du groupe), enfin en prenant son temps surtout, histoire de penser et assumer complètement sa presque nouvelle orientation musicale.

Cinq années séparent Eternal Kingdom de Vertikal et si le groupe n'est pas pour autant resté silencieux pendant cette demi-décennie (en sortant Eviga riket, en 2010, un audiobook narrant la suite de la fausse histoire racontée dans le disque précédent), les Scandinaves semblent s'être offerts une petite pause salvatrice dans leur trajectoire discographique pour ne plus faire de Cult of Luna qu'un monstre sludge-post-hardcore progressif et métallique de plus mais également autre chose. En clair ne pas verser forcément dans l'attendu, se mettre

en danger pour se réinventer. Et de fait ne pas céder à la facilité. Ce qui vient frapper l'auditeur en pleine poitrine dès les premières séquences de ce nouvel opus. L'introductif «The one» armé de son mélange doom-industriel lourd / krautrock synthétique qui sied parfaitement à ce que le groupe va déposer ensuite sur la platine.

Soit «I : the weapon», mastodonte postcore (mais pas que) qui fait la part belle à ce dont on sait les Suédois capables, soit du gros hard lourd et vénéneux, des atmosphères étouffantes et une puissance déflagrante colossale matinée d'éclairs vocaux ravageurs. Mais également des éléments progressifs, une dose d'éléments synthétiques et des fulgurances mélodiques pour un mélange d'une cohérence fascinante aux vibrations telluriques dantesques. Un peu moins de dix minutes pendant lesquelles, le groupe a montré qu'il était au sommet de son art. Logique que les nordiques cherchent à enfoncer le clou avec «Vicarious redemption» et ses presque vingt minutes d'une odyssée post-rock voyageant aux confins de la musique progressive (limite old-school) en passant par un climax postcore empreint de rage incandescente et de résignation désolée. Et quelques passages électro un peu surprenants au départ mais s'inscrivant dans une certaine logique lorsque l'on prend l'album dans sa globalité.

Inspiré par Metropolis, immense classique de l'histoire du cinéma signé Fritz Lang, Vertikal se veut à la fois moderne, rétro-futuriste («The sweep», «Synchronicity») et parfois aussi dystopique que le matériau filmique l'ayant inspiré, quitte à perdre les inconditionnels de la première heure en cours de route. Parce que dans son évolution (on parlera même de révolution ici.), Cult of Luna semble avoir pris la moitié de ce qui faisait jusqu'à alors sa griffe musicale, s'être débarrassé de l'autre moitié pour aborder sa métamorphose et l'étape suivante de son cheminement artistique. Tout en gardant cette capacité rare à faire naître des émotions brutales, presque contradictoires, celles-ci s'expulsant d'elles-mêmes de la cage thoracique de leur auditeur, tout en conservant cette froide maîtrise dans la trame narrative



[«Mute departure»]. Avant de tout ravager, émotionnellement s'entend, avec un «In awe of» qui vient après un interlude quelque peu dispensable [«Disharmonia»].

Il ne reste alors que deux titres et l'on va vite comprendre que CoL n'a pas encore livré tous ses atouts. Sortant l'artillerie (très) lourde avec un «In awe of» dantesque, colossal. Une grosse dizaine de minutes d'une déferlante émotionnelle qui met l'auditeur la tête sous l'eau (ou dans la glace) pour l'en laisser ressortir chancelant, complètement sonné par le choc thermique et émotionnel qui vient de s'abattre sur lui. Et il faut bien une conclusion ambient/doom/shoegaze en forme d'épilogue brumeux et envoûtant avec «Passing through» pour mettre une touche finale à ce petit chef-d'oeuvre venu du froid.

[Immense] Classe.

■ Aurelio



INTERVIEW > CULT OF LUNA

On y tenait parce qu'ils venaient de sortir ce qui restera assurément comme l'un des albums de l'année 2013, Vertikal : les Suédois de Cult of Luna nous ont accordé une petite interview à peine rentrés de tournée. Et comme ils sont un peu nombreux au sein du groupe, il a fallu en prendre un en tête à tête virtuel, c'est Erik (guitariste) qui s'y colle et il a des choses à dire.

Actuellement vous êtes en tournée pour promouvoir Vertikal, votre nouvel album, comment ça se passe pour l'instant ? Et ça donne quoi niveau retours ?

Oui, on vient donc de boucler la première partie de notre tournée européenne avec un petit roadtrip à travers les capitales scandinaves, ça c'est très bien passé. Pour ce qui est des "retours", pour l'instant c'est extrêmement positif, tant du point de vue des médias que du public.

Vous avez quitté Earache Records chez qui vous étiez depuis quasiment vos débuts pour rejoindre Indie Recordings (Kvelertak, Hacride, Shining...). Bon, c'est juste mon avis, mais j'ai le sentiment que le premier est vraiment sur le déclin alors que le second est en train de devenir "le label où il faut être", en Europe du nord tout du moins. Comment s'est passé ce changement ?

Notre contrat avec Earache Records était arrivé à son

terme avec Eternal kingdom. Après que nous ayons expérimenté une sortie par nos propres moyens avec l'audio-book Eviga riket, nous avons voulu de nouveau travailler avec un label. Dans le même temps, le fait que nous puissions financer par nous-mêmes l'enregistrement d'un nouvel album grâce aux ventes du livre, nous a mis dans une position assez confortable.

Alors nous avons discuté avec quelques structures puis signé avec Indie Recordings pour la licence en Europe et fait de même avec Vagrant/Density pour les USA. Donc si on y repense, toutes les personnes qui ont acheté l'audiobook nous ont été au final d'une aide précieuse, merci à elles, à eux.

Si je ne m'abuse, vous parlez parfois de "transe" pour évoquer votre musique. C'est marrant parce qu'il y a quelques semaines, on interviewait Steve Von Till de

Neurosis et il disait exactement la même chose. Bizarrement, je me demandais si vous pensiez que ce nouvel album représentait une nouvelle orientation dans votre musique avec notamment les éléments krautrock et électronique que vous y avez inclus par exemple ou simplement l'évolution toute naturelle de votre travail, de votre écriture, à défaut de "révolution" s'entend.

C'est réellement une nouvelle ère pour nous. Je ne saurais te dire si on peut parler de révolution mais nous avons été influencé par l'électronique, c'est évident oui et nous avons cherché cette forme de monotonie immersive en de nombreux moments de l'album, que l'on peut rapprocher d'une transe comme tu l'évoques.

J'ai lu que Vertikal était inspiré par Metropolis le chef d'œuvre de Fritz Lang, avec notamment la thématique centrale de la dystopie (en opposition à l'utopie, celle-ci est un récit de fiction peignant une société imaginaire organisée de telle façon qu'elle empêche ses membres d'atteindre le bonheur, NDR), que l'on retrouve du reste dans de nombreux romans phare d'anticipation, 1984 d'Orwell et Fahrenheit 451 de Ray Bradbury en tête. Quels sont les thèmes principaux de l'album pour toi?

Metropolis était une sorte de point de départ pour le thème général de Vertikal Ce n'est pas un concept-album sur le film cependant, mais il nous a fait chercher vers les idées modernistes très tôt, notamment en architecture, sur "le paysage de la ville nouvelle". L'album est également très centré sur l'être humain et notamment cette forme de monotonie qui s'en dégage comme les modèles créatifs exécutés par la main humaine, je ne sais pas si tu vois ce que je veux dire...

Cult of Luna, c'est pas mal de monde, différentes personnalités, identités, notamment artistiques. Est-ce que le processus créatif engendre ou a engendré des difficultés, des frustrations au sein du groupe?

Honnêtement oui, ça a été le cas. Plus sur les précédents albums en fait. Mais dans un sens, cela nous est nécessaire et nous avons appris à cultiver ces différences. Du coup, je suis certain que c'est aussi ce qui fait que notre musique et nos idées se démarquent et évoluent.

Vous jouez avec deux batteurs et ça sonne vraiment très bien sur pas mal de titres d'ailleurs, l'idée vous vient d'où ? The Melvins, Kylesa sont également connus pour ça...

Nos compositions sont souvent "pilotées" par les percussions si tu veux.... En effet, nous ne sommes pas les premiers à bosser avec deux batteurs sur scène mais ce n'est pas juste pour faire genre, c'est guidé par la né-

cessité que l'on ressent lors du processus d'écriture de nos morceaux. Et je dois avouer que c'est un formidable moyen de créer les dynamiques rythmiques dont nous avons besoin ! (rires)

Que préfères-tu ? Etre en studio ou sur les routes, en tournée...

Je ne suis pas un énorme fan du travail en studio. Et puis tourner est toujours tellement excitant d'autant que l'on a le luxe, assez rare, de bosser en permanence avec des gens qu'on apprécie sincèrement.

Vous avez la particularité, malgré un certain statut, de rester très proches de votre public, vous répondez vous-même aux e-mails, êtes présents sur le stand merch' après les concerts... C'est important pour vous de faire ça, d'entretenir une sorte de connexion avec les gens qui écoutent votre musique ?

Mais tout le monde devrait faire ça ! Pour nous, c'est simplement une évidence. Et nous avons toujours apprécié de tout contrôler par nous-mêmes sans trop avoir à déléguer. Et même si on a maintenant une personne qui nous aide pour le merch' en tournée, ce qui nous permet de nous concentrer à 300% sur nos shows, j'aime vraiment parler avec les gens dans la salle après nos concerts, en toute simplicité.

Question business : on sait bien que les ventes d'albums fondent comme neige au soleil au "profit" du téléchargement légal et illégal évidemment, c'est un fait, du coup, qu'est-ce qui fait vivre Cult of Luna, à part les ventes de l'audio-book ? (rires)

J'ai entendu dire que nos stats de streaming étaient excellentes. A propos des ventes de Vertikal c'est encore trop tôt pour se prononcer. Mais ce dont il s'agit réellement, c'est d'amener les gens au concert, l'album sert avant tout à ça. Et nous ne comptons pas réellement sur les royalties provenant des ventes d'albums dans notre approche.

Revenons deux minutes sur l'histoire autour d'Eternal kingdom, qui était donc un gros coup de bluff. D'où est venue cette idée ?

Oui, ça nous a fait marrer parce que les gens, en littérature ou en journalisme, sont obnubilés par la notion de vérité et cela rejaillit de plus en plus en musique. Mais tu sais, pour moi, fiction ou réalité, l'important n'est pas là, c'est l'histoire qui compte, ce qu'elle renvoie.

Je ne sais pas si tu as vu mais il y a un gars qui a posté une reprise de "Dark city, dead man" (issu de l'album

Somewhere along the highway) au piano sur YouTube.

Tu en as entendu parler ?

Oui, j'étais carrément impressionné. C'est vraiment très plaisant de voir que nos morceaux peuvent être retravaillés pour un rendu de cette qualité.

Question con : pour nous en France, Umeå est une petite ville (moins de 100.000 habitants si je ne me trompe pas) mais 'est pourtant le berceau de groupes majeurs comme Meshuggah ou Refused. Donc tu penses bien que je dois poser la question, c'est quoi le secret ? Un truc dans l'eau ?

Oui, c'est l'eau en effet (rires).

Pas loin de cinq années se sont écoulées entre Eternal kingdom et Vertikal (avec entre les deux l'audio-book évidemment), maintenant que l'album est sorti, pensez-vous déjà à la suite ?

Non, pas du tout. Les sessions d'enregistrement de Vertikal ont été tellement intenses, cela nous a demandé tellement de choses, d'énergie, de profondeur dans nos émotions que je ne peux même pas imaginer la suite pour l'instant. En même temps, on est pleinement dans cet album-là pour le moment. On verra pour le futur... plus tard.

Merci à Erik pour sa disponibilité et sa gentillesse ainsi qu'à Nancy Betaille et Alexis Sevenir Ionatos pour leur aide précieuse.

■ Questions : Pooly, Thomas, Oli & The Aurelio

7 WEEKS

Carnivora (Klonosphere)



Route américaine bordée par un Motel au milieu de nulle part, bestiole étrange résultant du mixage d'un squelette de boeuf ailé avec des pattes d'insectes, titre annonçant la couleur (plutôt rouge) : Carnivora marque le retour de 7 Weeks dans le monde du rock désertique après une flippante escapade chez les zombies (7 Weeks plays Dead Of Night).

Et le premier riff nous remet directement sur la voie, petit grigri shamanique et le médiateur déroule, ça accroche les oreilles, le rythme est donné, ça va rocker. Les premières mélodies et ralentissements donnent également l'impression que ça va également sacrément groover. Et ce ne sont ni les violentes attaques des guitares ou la place prise par la basse sur «Acid rain» qui viendront nous retirer ce sentiment de l'esprit : les 7 Weeks ont vite repris leurs habitudes stoner et envoient un rock bien gras qui puise ses références autant dans le «hard rock» des 70's (les chaleureuses sonorités de l'orgue Hammond) que dans le grunge des années 90 parce qu'on leur trouve parfois quelques accointances avec le style de chant de Chris Cornell (Soundgarden) notamment sur «High in heavenly places» ou le jeu de Stone Gossard (guitariste de Pearl Jam) pour «Year zero».

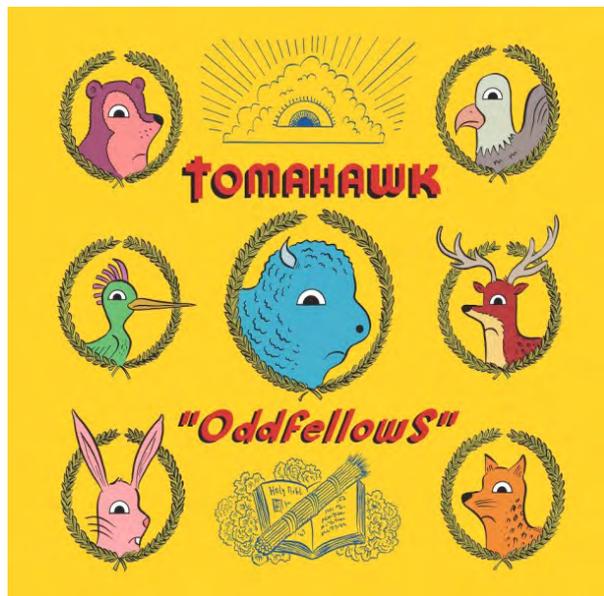
Et quand ça groove moins, que le tempo se calme, on se retrouve avec des balades désenchantées voire un nouveau lien avec le cinéma car je visualise assez bien les images du début d'Apocalypse now sur «Let me drown» je les imagine même avant d'entendre l'autre référence que sont The Doors (et leur «The end» pour cette scène mythique). Impossible que le groupe n'ait pas fait «exprès» cet hommage au Roi Léopard même si le chant reste très éloigné de celui de Jim Morrison. «Shadow rider», la piste suivante, est elle aussi plutôt calme, tout en retenue avec une voix flirtant davantage avec le blues, les 7 Weeks n'hésitent donc pas à intégrer de multiples sources d'inspirations dans leur rock et les dégustent avec délectation pour finalement et contrairement à la nature produire autre chose que de la merde.

Carnivora montre que 7 Weeks peut encore progresser, amalgamer plus largement des influences sans perdre ce qui fait leur identité, un stoner qui transmet de l'énergie mais sait aussi se laisser buriner par le soleil du parc de Joshua Tree. Un rock dur qui accepte de se faire griller quelques neurones pour mieux voyager et nous emmener au-delà des sentiers battus, à la poursuite d'une boule d'amarante...

■ Oli

TOMAHAWK

Oddfellows (Ipecac)



Ils sont de retour : quelques mois après la boxset vinyl collector Eponymous to anonymous, mais surtout cinq années après leur dernier méfait studio, les membres de Tomahawk reviennent aux affaires avec toujours ce line-up à faire pâlir le plus blasé des critiques rock. Pour mémoire : Mike Patton (Faith No More, Fantômas, Mr Bungle, Peeping Tom + 75 autres projets divers et variés), Duane Denison (ex-The Jesus Lizard), John Stanier (ex-Helmet, Battles) et surtout le nouveau : Trevor Dunn (il n'avait pas participé à l'enregistrement d'Anonymous sorti en 2007) qui remplace Kevin Rutmanis démissionnaire. Un quatrième larron, collaborateur de très longue date de Patton qui fera difficilement regretter l'ex-Melvins avec son CV en béton armé (Fantômas, Mr Bungle, Secret Chiefs 3, MadLove et Melvins lui aussi depuis peu). On vend du rêve là.

En clair, si Rutmanis est bon, Tomahawk n'a certainement pas perdu au change et son nouveau-né toujours sorti chez Ipecac (le label co-géré par Mike Patton himself, on reste en famille), en est la démonstration incontestable. Pas de round d'observation, on piétine les cendres du calumet de la paix et on déterre la hache de guerre avec un premier titre éponyme, littéralement habité par une tension sous-jacente vénéneuse. Une

mise en bouche presque noisy, insidieuse, millimétrée qui plonge d'entrée de jeu l'auditeur dans cet Oddfellows au riffing lizardien, lignes de basse acérées comme des lames de rasoir et à la précision rythmique évidemment implacable. On passe à la suite et le groupe envoie un single évident avec le tubesque «Stone letter». Patton expédie ses vocalises avec tout le charisme qu'on lui connaît. Ses compères, eux, ne sont pas en reste pour faire parler leur groove à l'efficacité indie-rock alternative mis en exergue par une production très sobre (confiée à Collin Dupuis - The Black Keys). Mais pas que, car Tomahawk claque rapidement des hits instantanés avec un «I.O.U.» aussi court que ténébreux avant de laisser la place à la tornade «White hats/Black hats».

Si d'aucun critiqueront l'apparent manque d'homogénéité ou l'absence relative de ligne directrice de l'album, on objectera que c'est avec des titres de ce calibre que le groupe impose sa griffe électrique comme personne. Et pour confirmer cet état de fait, il calme radicalement le jeu quelques instants plus tard avec le minimaliste «A thousand eyes» puis insuffle sa frénésie rock et ses accès de folie à la pattonerie parfaitement assumée sur le jazzy «Rise up dirty waters». Idem sur «The quiet few». Hanté par une certaine idée du rock caniculaire, alternatif, chamanique et polymorphe («I can almost see them»), le carré d'as américain fait ce qu'il veut avec sa maestria habituelle. Qu'il s'agisse de dévorer goulument la platine avec un «South paw» gentiment fracassant ou de laisser filer les choses tout en nonchalance feinte («Choke neck»). Quoi qu'il fasse, Tomahawk le réussit avec une facilité toujours déconcertante même si évidemment peu surprenante. Un «Baby let's play __» charnel et enfiévré avant un «Typhoon» final aussi vélocité que tendu comme une arbalète, Tomahawk boucle la boucle avec classe et rappelle qu'avec eux, les bonnes vieilles habitudes ne changent jamais.

■ Aurelio

ZUUL FX

Unleashed (Vercords)



Depuis 2007 et *Live free or die*, on n'avait pas reçu de nouvelles de Zuul Fx qui a pourtant sorti un DVD *Live in the house* en 2009 et un album studio en 2011 : *The torture never stops*, troisième album du combo et premier pour leur nouveau batteur Clément (One Way Mirror, T.A.N.K, Lyzanxia...). Peut-être mécontent de la promo réalisée en France pour ce dernier album (qui sait ?), le groupe signe chez le label qui monte (Vercords) pour une nouvelle déflagration nommée *Unleashed*.

Avant d'attaquer le bestiau, il faut signaler que la prod «fait maison» est assez énorme ! Gros son et petites finesses sont parfaitement rendus, le groupe a eu raison de se faire confiance ! Il a également eu raison de mettre encore davantage de mélodies dans certains passages, ça ne donne que plus de puissance à l'ensemble power thrash qui défouraille. Certaines intonations graves et rythmiques diaboliques rappellent les meilleures heures (les premières donc) de Coal Chamber («Under the mask»), une fois couplées à des moments plus harmonieux puis des solos de guitare, on a quelque chose de plus personnel et donc très intéressant ! Les refrains mélodieux et puissants comme celui de «Unleashed» ne ralentissent pas les titres et ne devraient donc pas trop gêner les incondtionnels du bourrinage constant.

D'ailleurs sur la composition suivante («Betrayed»), si on peut faire un reproche, c'est sur le côté «plombé» des quelques samples qui marquent les mesures. Celles-ci passent à vitesse grand V sur «The fight» et si la rythmique est au taquet pour envoyer la sauce, la guitare n'est pas en reste et s'offre une escapade en solitaire dans les aiguës qui impressionne. Pour extrapoler, je pense que les Zuul Fx ont vraiment voulu se faire plaisir avant tout sur *Unleashed*, sans calculer, sans réfléchir, sans penser en terme d'attente ou de pression, ils ont juste enquillé les plans qui les faisaient tripper et se sont arrangés pour les amalgamer et sortir une douzaine de titres percutants et accrocheurs. Leur côté industriel est un peu mis en retrait même si les cadences sont assez martiales, les machines sont très discrètes (par exemple «Battlefield» pourrait fonctionner sans la boucle qui tapisse l'arrière-plan) sauf durant les trois petits «Interlude» qu'elles s'offrent histoire de rajouter un peu de tension glauque dans l'atmosphère.

Totalement déchaînés mais surtout libérés, Zuul Fx se permet un petit peu de hors piste avec la dernière, «Life in me» ou comment un groupe réputé bien saignant au rayon métal pourrait être apprécié de ta grand-mère ! Et ouais, c'est un morceau acoustique sans une once de brutalité et cette conclusion tout en délicatesse réussit le tour de force de clore l'album sans qu'on ne soit choqué par une telle accalmie, presque une évidence après une aussi intense tempête.

■ Oli

HOW TO DESTROY ANGELS

An Omen (Columbia Records)



Après avoir défilé les majors en sortant des albums de Nine Inch Nails sous licence creative-commons (on se souvient des épisodes Ghosts I-IV et The slip) via un label «fantôme» (The Null Corporation), s'être assagi en se débarrassant de ses excès passé, avoir mis NIN en sommeil, monté un nouveau projet avec sa femme Mariqueen Mandig Reznor (sous le patronyme d'How to Destroy Angels), fondé une famille (également avec sa femme...), composé des bande-originales pour le cinéma avec un succès certain - il a été multi-récompensé avec son acolyte Atticus Ross pour The social network puis The girl with the dragon tattoo - Trent Reznor a, un peu à la surprise générale, validé un deal en major (Columbia Records) pour assurer l'avenir d'HTDA.

La réalité est sans doute qu'après avoir signé des scores pour le cinéma... des films produit par Sony Pictures Entertainment, propriétaire de Columbia (logique), le golden-boy du rock industriel US s'est vu offrir un pont d'or pour poursuivre une triple carrière excitante de compositeur pour le 7ème art, musicien confortablement épanoui (il a récemment annoncé la réactivation de NIN) et de scénariste pour la télévision (il développe depuis plusieurs années un projet de série TV dérivée de l'album Year zero pour la chaîne câblée HBO et a récemment annoncé vouloir en devenir le co-scénariste officiel...),

les deux premières étapes lui ouvrant d'innombrables portes en même temps qu'elles confortent sa crédibilité au sein du système hollywoodien. La série ayant beau être apparemment un peu bloqué dans le très classique stade du «development Hell», Trent Reznor se replonge dans ce qu'il sait sans doute faire de mieux : la musique. Première réalisation issue du deal étendu (on parle de plusieurs albums) conclu avec la major américaine, An omen, le deuxième EP d'How to Destroy Angels sort deux ans et demi après le premier, éponyme, et préfigure un album attendu un peu plus tard, toujours chez la même crèmerie (évidemment). Un premier titre qui se plonge dans la nébuleuse NIN/HTDA pour une immersion dans un univers aux contours incertains mais aux effluves sonores reconnaissables entre mille. Ce n'est évidemment pas du Nine Inch Nails mais on ne s'en éloigne quand même pas trop. Visuellement, c'est la même chose et on n'est plus du tout étonné de découvrir que le projet s'est mué de trio à quartet avec l'intégration officiel de Rob Sheridan (collaborateur de très longue date de Reznor en tant que directeur artistique/designer graphique/vidéaste, il a notamment participé à la conception de With teeth, Year zero, Ghost I-IV, The slip...). Line-up légèrement modifié certes, mais pour l'instant, cela ne change rien au contenu (ou si peu) et «Keep it together» dévoile ses charmes ténébreux le temps d'un single évident à l'harmonie vénéneuse que va rapidement rompre la suite. «Ice age» se pose comme une digression expérimentale au gimmick rythmique un peu perturbant et «The sleep of reason produces monsters» est derrière son titre percutant, assez soporifique.

On se demande où HTDA veut exactement en venir avec cet EP qui se pose comme un exercice de style, sorte de défi lancé à la major sur laquelle le projet est signé... et qui doit encore se demander ce qu'il lui est arrivé avec le percussif mais bizarroïde «The loop closes» avant de réellement être à deux doigts de revoir le contrat en découvrant «Speaking in tongues». Heureusement qu'entre-temps, il y a eu l'envoûtant «On the wing», soit l'autre bonne surprise de cet EP kaléidoscopique et bancal.

■ Aurelio

FUNERAL FOR A FRIEND

Conduit (Distiller Records)



Ils ont du manger de la vache (ou de la jument) enragée, ce n'est pas possible autrement ! Avec Welcome home armageddon, on avait retrouvé le Funeral For A Friend qu'on aime, avec ce nouvel album, les Gallois enfoncent le clou et prouvent que leur identité première n'est pas qu'un vieux souvenir. Et pourtant le groupe a de nouveau subi un changement de line-up avec le départ de Ryan Richards qui, après 10 ans de bons et loyaux services, laisse sa batterie à Pat Lundy (ex-Rise To Remain, groupe surtout connu pour être emmené par le fils de Bruce Dickinson), l'arrivée de ce métaleux n'a fait que booster le combo qui n'a jamais sonné avec autant de tranchant et de force.

Et au cas où tu n'aurais pas suivi les dernières aventures du groupe, la pochette est claire : un squelette éclaté encadré d'une encre rouge sanguine le tout à la sauce Basquiat. On aime ou pas mais, là encore, c'est tranchant et ça met dans l'ambiance de ce Conduit. Au passage, sache que l'artiste est un vieil ami du groupe et se fait connaître sous le nom de Snowskull. Revenons à la musique et à cette dizaine de titres plutôt expéditifs (la plupart sont balancés en moins de deux minutes trente) et vindicatifs. Le champ lexical laisse pas mal de place à la mort et à la trahison mais aussi encourage à

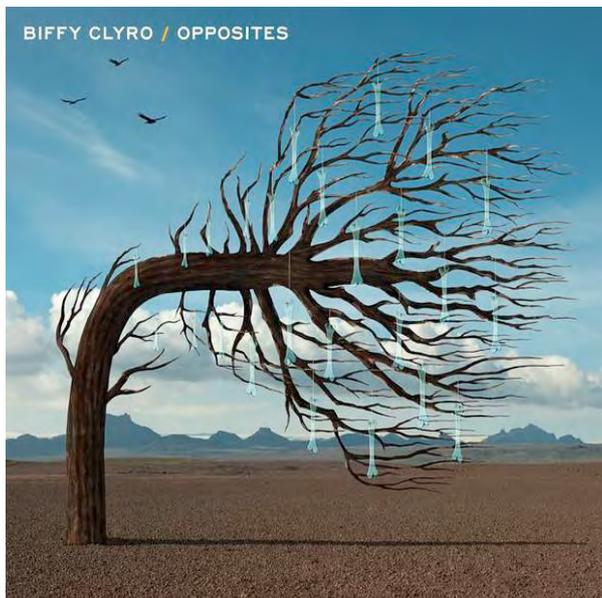
ne pas se laisser envahir par le désespoir et incite à la lutte. Un combat que les instruments ont commencé avant l'écoute des premiers mots, même si «Spine» débute plutôt tranquillement à l'écoute du reste et notamment du titre éponyme qui est l'un des plus lourds jamais composés par le groupe. Une puissance dévastatrice mais qui ne plombe pas le tempo, FFAF appréciant toujours autant la vitesse et jouer sur les ruptures, le rythme comme la densité sonore passent rapidement d'un état à un autre et agressent ainsi sans cesse nos oreilles, incapables de se reposer sur un schéma qui se répéterait tranquillement. Le combo délivre un paquet d'excellents brûlots («Best friends and hospital beds», «Nails», «Grey»...) avec juste ce qu'il faut de mélodies pour ne pas être classé HardCore et ce qu'il faut de riffs qui arrachent pour ne pas passer en radio !

Même si du groupe auteur de Between order and model il ne reste désormais plus que Kris Coombs et Matt Davies, Funeral For A Friend n'a jamais autant ressemblé à ses premières volontés (les paroles à double sens de «Conduit» sont d'ailleurs très révélatrices : We're all strangers but we're all in this together. [...] I'm feeling closer to the road that leads me away from everything. [...] They give up on us the moment we turned our backs.). Ces deux derniers albums rapprochés relèvent les couleurs du courant émo qui avait pris cher ces dernières années avec une invasion de méchus surtout inspirés par leur banquière. Les prochains concerts risquent d'être enflammés...

■ Oli

BIFFY CLYRO

Opposites (Warner Music Group)



Si *Only revolutions*, leur précédent album, avait déjà enfoncé le clou dans une direction que les Écossais semblaient assumer et maîtriser (à savoir un rock très calibré, très bien composé, alliant puissance rageuse et mélodies à fleur de peau le tout teinté de quelques réminiscences barrées de leur débuts), *Opposites* l'enfonce encore plus loin, au risque de détruire la planche (ou le mur selon le support dans lequel vous aimez planter des clous).

Déjà, il s'agit d'un double album. Quel est l'intérêt aujourd'hui, à l'heure du numérique, de sortir une production aussi longue ? De plus, l'exercice est tellement dangereux qu'il faut vraiment avoir des tubes en stock où un concept bien rôdé pour réussir ce pari. On écarte l'appât du gain (ce double album n'étant pas vendu plus cher qu'un album simple) et on entame l'écoute de ces 20 titres en espérant que le trio a dû être sacrément inspiré.

Techniquement ici, pas de surprise : la production est très léchée (et tient difficilement le pari de la longueur) et l'exécution parfaite. Pour les compositions, on retrouve ce qui fait de Biffy Clyro un bon groupe : des bonnes mélodies, des passages puissants et... de moins en moins de folie, avouons-le, au profit de l'efficacité im-

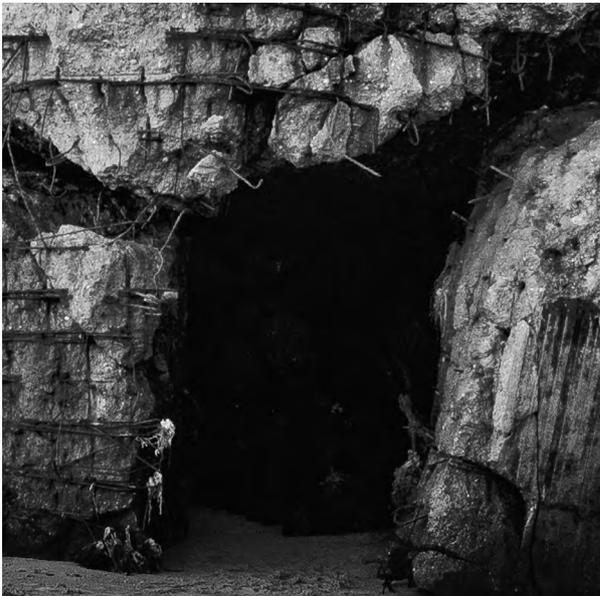
médiate (certains diront facilité). Le groupe tape autant dans le grandiloquent, dans la musique de stade, dans l'ultra fédérateur avec des arrangements discutables (les cornemuses de «*Stingin' belle*», les claviers de «*Biblical*», les cuivres de «*Spanish radio*»...) que dans des chansons plus pop et plus ou moins inspirées avec une qualité très inégale au niveau des textes. Par contre, à n'en pas douter, certains morceaux s'annoncent dévastateurs en live. Au final, on passe de bons moments, parfois un peu coupables mais ne boudons pas le plaisir de voir Biffy Clyro sortir un album qui est en passe de le faire exploser sur la scène internationale, si on met de côté les failles de cet album. D'une part sa longueur : le deuxième album étant moins intéressant que le premier, un condensé d'une douzaine de titres aurait largement suffi. D'autre part, le choix des arrangements, de la production voire du style choisi ne manquera pas de susciter l'incompréhension des uns comme l'approbation des autres.

En clair, *Opposites* semble finalement un nom d'album pas si mal choisi.

■ Thibault

AMENRA

Mass V (Neurot Recordings)



AMENRA

Mass V (Neurot Recordings)

Douleur pénétrante, abrasion émotionnelle, déchirement intime : les émotions brutales qui surgissent à l'écoute des premiers secondes de «Dearborn and buried», une fois passée une intro ambient sentencieuse toute en progressions insidieusement menaçantes, étouffent l'auditeur en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. La production, très sèche, le son, à la limite du sous-mixage, semblent volontairement enlever de l'intensité à un album qui en aurait sinon presque trop. Parce que c'est de cela dont il s'agit : la magnitude sensorielle d'un groupe à la violence profondément bouleversante. Une virulence acerbe qui arrache les larmes du corps de l'auditeur avant de l'abandonner à son sort, pris à son propre piège, l'âme définitivement ensanglantée, les chairs en lambeaux, l'esprit ravagé par ses démons intérieurs.

Le calme avant la tempête : «Boden», son introduction languissante et apaisée, mais au loin déjà, l'inexorable tsunami post-hardcore-sludge downtempo qui ne va pas tarder à s'abattre sur la platine. Pour le moment, c'est le son de l'inéluctabilité qui l'enveloppe, avant que le magma sonore des belges ne l'ensevelisse sous des kilo-

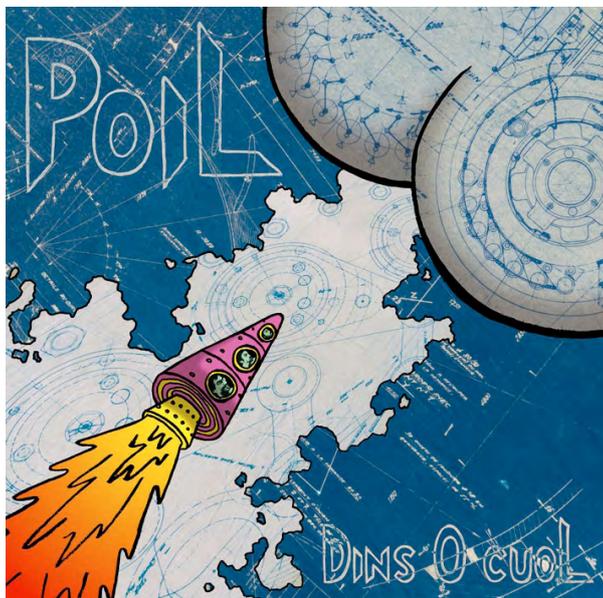
tonnes de riffs charbonneux, porté par une mécanique rythmique tribale et surtout une répétitivité littéralement obsédante. Parfois «trop» osera-t-on tant ce deuxième titre se révèle finalement moins puissant que son prédécesseur (sans doute le moins réussi des quatre), faut dire aussi que la barre était haute. Alors AmenRa laisse entrevoir les premières lumières d'une après-Apocalypse, parle «A mon âme», segmentant ainsi les différents moments clefs d'une majestueuse messe en noir & blanc, emmenant avec lui l'auditeur dans sa chapelle, au cœur de la fameuse «Church of Ra», berceau de l'oeuvre belge.

Mass V, cinquième acte long-format d'une discographie jusque-là irréprochable, est un monstre de noirceur tapie dans l'ombre. Une créature se libérant de ses chaînes en invitant son altesse Scott Kelly, véritable pape du genre, échappé quelques heures de Neurosis ou de ses nombreuses activités musicales, pour introduire puis hanter tout du long «Nowena I 9.10», ultime chapitre de cet album en forme de quête spirituelle postcore. Un disque lent, à la lourdeur palpable et au final, admirablement produit par un autre patron de sa catégorie, en l'occurrence Billy Anderson (Neurosis, Om, Swans...), lequel a su capter l'essence même de ce qui faisait la force d'AmenRa. Ne pas en faire trop et laisser parler les tripes, ce qu'il y a sous la surface de plus pur et inaltérable.

■ Aurelio

POIL

Dins o cuol (Gnough Records)



POIL

Dins o cuol (Gnough Records)

Poil, oui, il s'agit sûrement du nom de groupe le plus con de cette galaxie mais après quelques écoutes, force est de constater que ça colle admirablement à l'épiderme de leur identité. «Tronche à cul», le premier titre de près de 7 minutes, convainc petit à petit, grâce au clavier distillant des mélodies saugrenues et riches en couleur puis avec des phases maths qui secouent. Un sparadrap vocal très collant qui se répète et imprègne progressivement les neurones, le morceau évolue en un quelque-chose de farouchement indé et indéfinissable. Poil fait valdinguer la vocation de sa musique en deux-temps trois mouvements... Sur ce titre, le groupe s'engouffre dans le parti-pris de l'originalité à tout prix et semble vouloir flirter sur la ligne qui sépare l'irritable et l'irrésistible (ou inversement). Et c'est le second qui l'emporte, la piste se révélant être un tube déviant comme on en fait plus des masses.

Le jusqu'au-boutisme musical continue avec les 3 autres pistes dont aucune ne descend en dessous des 9 minutes, avec malheureusement un trop-plein qui apparaît en milieu de parcours. «Trouille cosmique» constitue malgré tout une piste de choix grâce à ce clavier bi-polaire et une section rythmique qui hypnotise,

ensorcelle, déroule sa symbiose sans pour autant que ce soit rébarbatif.

La goutte d'eau qui fait déborder la pinte apparaît avec «Dins O Cuol», un titre qui cumule des idées à la pelle, un sens de l'humour omniprésent («dans ton cul...») et une inventivité qui fera bander plus d'un musicien. Reste qu'à trop se prendre de la maîtrise en pleine tronche et à ouvrir des morceaux à tiroirs qui débouchent sur un autre tiroir qui débouche... encore sur un autre tiroir, mon modeste cerveau se décompose sous les amas de Poil.

Lorsqu'un disque s'avère difficile à appréhender, le chroniqueur consciencieux que je suis a le réflexe d'écouter les morceaux un par un avec une oreille fraîche et il faut bien admettre que le propos est toujours intéressant et singulier, on redécouvre notamment les coups de buttoirs rythmiques de «Vilain mandarin». Un groupe qui prend constamment l'auditeur à rebrousse-Poil et qui, par la même occasion, fait preuve d'une grande collection de Poil au cul. A toi de voir comment tu souhaites les consommer... ces Poils. Il paraît que c'est savoureux avec une tarte...

■ David

INTERVIEW > GUNS OF BRIXTON



Guns of Brixton repasse par Dunkerque, 5 ans après une première visite et une première interview... Depuis, pas mal d'eau a coulé sous les ponts et pas mal de bières au fond des gorges. Mise au point sur les nouvelles orientations du combo avec Cyrille (chant, guitare) et Nico (basse).

Le dub, c'est du passé ?

Nico : Non !

Cyrille : Non ! C'est moins d'actualité qu'avant mais on en écoute toujours beaucoup. C'est vrai qu'il y en a peu voire pas dans le dernier album. Il y a quelques passages...

N : Il y a toujours des constructions basse/batterie qui sont dub mais c'est sûr que c'est beaucoup moins évident.

C : Il y a beaucoup de circonstances qui font qu'on en est là. A l'époque de l'enregistrement de l'album précédent Cap Adare, j'étais tout seul à la guitare et il y avait Steven aux machines, c'était encore hybride entre guitare et machines. En studio, j'ai mis des guitares dans tous les sens, j'ai été un peu gourmand et quand on a fait les premières

répét' pour les concerts, il y avait un gros manque donc on a trouvé un autre guitariste. Ensuite on a composé plus à deux guitares et comme on vient plutôt du rock...

N : L'album d'avant était composé à base d'électro, là on a composé et Tony, qui s'est occupé de l'électro sur Inlandsis, est venu après.

C : Je pense que c'est aussi dans l'évolution logique du groupe, on a commencé à faire de l'électro-dub, puis on a fait du électro-dub-rock et là plutôt du dub très rock...

N : Et ce n'est pas arrêté...

C : C'est pas une volonté particulière.

Ce qui est volontaire, c'est qu'on ne trouve plus le mot "dub" dans les titres d'album et qu'il y a beaucoup

moins de jeux de mots.

C : Oui, ça c'est volontaire. Il n'y en a pas.

Pour être plus sérieux ?

N : On s'est demandé si on le faisait ou pas...

C : Ça fait 10 ans qu'on joue ensemble, les blagues d'il y a 10 ans... Il n'y avait pas que des blagues, il y avait aussi des références !

C : Oui, ça faisait un peu cluedo. On est peut-être un peu plus sérieux...

N : C'est comme ça.

Trouver les titres des morceaux, c'est toujours une galère !

C : Je le sais bien, c'est moi qui les trouve, ils ne veulent pas le faire !

N : Quand t'as pas de texte, tu fais quoi ? "Poum poum tchak" c'est nul

! A un moment, on donnait des pré-noms aux compos. Là, on a trouvé des titres qui veulent dire quelque chose pour nous. On n'a pas eu besoin de chercher un truc ailleurs. C : Vous n'avez pas trouvé beaucoup de titres les gars (rires)

N : Quand je dis "on a", j'englobe ! Monsieur le chef (rires). Un titre comme "Retour du Japon", c'est toi qui l'as trouvé mais pour nous ça veut dire des choses.

C : C'est vrai que les jeux de mots avec les références, j'aimais bien. Ça revient aussi avec l'imagerie car c'est Steve qui s'en occupait. La musique a changé, on a voulu aussi

N : Pour jouer à Dunkerque ! (NDR : il fait très froid en cette mi-janvier)

C : Cap Adare c'est lié à des trucs perso, c'est une sorte de traversée du désert blanc. C'était assez séduisant comme image.

N : Depuis, tout n'a pas été reluisant, le groupe a traversé plein de merde, là on n'a jamais été aussi bien mais on a vécu plein de trucs pourris, froids.

C : On ne fait pas non plus une musique ultra joyeuse, pour moi le post rock évoque des paysages enneigés. C'est loin du dub et du reggae que j'écoute avec du soleil, du rhum et de la beuh ! Mais comme

de cet album.

C : C'était long pourtant !

N : C'était super long, même en studio mais c'était bien, c'était cool d'être ensemble.

C : C'est dû au fait qu'on vient tous du rock, dans les groupes d'avant, tu rentrais dans le local, tu branchais ton ampli et tu jouais, tu composais aux instrus. Au départ, comme on voulait vraiment inclure le dub, on est passé vachement par les ordis, ça nous a appris des trucs, ça nous a fait bosser différemment, ça nous a bloqué sur plein de trucs, c'est hyper contraignant.

N : On voulait le faire mais on ne



changer l'esthétique, on a même failli changer de nom ! Après beaucoup de parlotes, car on n'était pas d'accord, on a préféré changer l'esthétique pour souligner l'évolution.

C'est le deuxième album inspiré par le froid, pourquoi cette attitude pour les milieux glaciaires ?

on a toujours mélangé tellement de trucs différents...

C'est un album aussi beaucoup plus personnel, il n'y a presque pas d'invités qui viennent mettre leur patte.

N : Perso, je ne me suis jamais senti aussi bien que sur la composition

savait pas le faire ! On ne maîtrisait pas tout au début, on est des grosses buses avec les ordis.

C : Pour cet album, on a tout composé guitare/basse/batterie, l'électro est venu après la composition des morceaux alors qu'avant, c'était l'inverse.

Pour les invités, il n'y avait pas d'envie particulière ?

N : On ne s'est pas vraiment posé la question. C'était comme ça.

textes pourris et les témoignages en disent beaucoup plus long. Le témoignage de "Devant leurs yeux", c'est une plus grande claque dans



C : Moi j'avais pas du tout envie. C'était pourtant un peu une marque de fabrique de mélanger d'autres univers...

C : Aucun regret !

N : Tony c'est un peu notre invité fil rouge, on ne savait pas s'il allait rester, ce soir il n'est pas là mais il fait quelques dates avec nous, on ne sait pas s'il restera.

C : C'est quand même plus qu'un invité !

Un truc qui reste, c'est votre passion pour l'histoire et la guerre en particulier, c'est une source d'inspiration infinie ?

C : Ouais, il n'y a pas de fin... L'être humain, c'est la pire espèce qui existe sur Terre, c'est incroyable, c'est une espèce horrible. C'est fou.
N : Un témoignage, ça va forcément te choquer, t'interpeller, t'es forcément sur le cul et c'est un mec comme toi qui parle, il a vécu ce truc-là.

C : C'est aussi lié au fait qu'au début, il n'y avait que des instrus, pas d'écritures de textes, c'était volontaire. On avait ras le bol d'écrire des

la gueule qu'un texte d'adolescent type "la guerre c'est pourrie, les fascistes c'est des cons". Ca a plus de poids que d'écrire un texte et c'est bien pratique quand personne ne veut écrire de texte ! On voulait faire une musique instrumentale mais pas insignifiante en terme de pensées. Et j'adore l'histoire, je suis abonné à Historia magazine ! Et ce n'est pas que pour l'histoire, c'est hallucinant de se dire qu'on est les seuls animaux doués de conscience et on s'en sert pour faire n'importe quoi, ça me fascine.

L'artwork est très travaillé, il y a une très belle partie avec un oeil et un cheval et c'est finalement celui avec la dent qui a été retenu pour la pochette, pourquoi ce choix ?

C : C'est un copain à nous, Julien Henri, qui est originaire de Caen qui joue dans des groupes plutôt métal et le graphisme, c'est son taf. On trouve que ce qu'il fait c'est balèze, on lui a envoyé les fichiers des maquettes et on lui a donné carte blanche. Il a renvoyé plusieurs compositions et on adore celle-là.

N : Il a proposé 5 trucs et unanimement on a fait "ça, c'est génial".

C : Il peut y avoir plein d'explications, le truc un peu franc-maçonnique de la cover, ça envoie, c'est bien vénèr, une pochette blanche immaculée et paf, un truc qui a du poids. L'imagerie avec le triangle, l'oeil, c'est vachement utilisé.

N : Toujours plus qu'un mec avec une tête de dent !

Vous fêtez vos 10 ans cette année, il y a quelque chose de prévu ?

N : C'est une surprise !

C : Il y a un truc de prévu. Pour faire vite, on prépare un gros retour aux origines.

On n'en saura pas plus ?

C : C'est en construction... C'est pas fini...

Pour l'été ?

N : On se laisse 2013 pour le faire.

C : C'est pas un secret, on est train d'écrire du dub pour l'occasion...

Récemment vous avez travaillé avec une compagnie de danse contemporaine, ça s'est fait comment ?

C : Je suis éclairagiste aussi et j'ai travaillé quelques années avec le Centre Chorégraphique de Caen sur plusieurs spectacles. A chaque fois que je voyais de la danse, je me disais que du post-rock, ça irait bien avec. Un soir en tournée, on a discuté avec Philippe, un des co-dirigeants de la compagnie de danse, il voulait faire un truc avec des musiciens et ça s'est mis en branle comme ça. On a fait des essais et c'est parti. On doit encore faire quelques dates. C'est un public de danse hyper interloqué par le groupe mais c'est vachement bien reçu. Je pensais que les gens auraient été plus dub-itatifs sans mauvais jeu de mot (rires). Les

gens sont très intéressés et pas seulement par la danse, ils viennent nous voir après pour parler de la zik, de notre implication sur le plateau.

N : C'est un super exercice pour les danseurs, quand t'as une gratte dans les pattes, ça bouffe de la place, ils se donnaient pour reprendre le dessus.

C : Le langage et l'esthétique d'un danseur et d'un musicien de rock, c'est pas la même chose, il a fallu ménager la chèvre et le chou !

Dans le même genre de concept, il y a quelques groupes qui ont fait du ciné-concert, ça vous brancherait de mettre de la musique sur un film muet ?

C : Il y a Zenzile, Sleepers...

Gojira, 7 Weeks aussi

N : Ca me ferait chier ! J'aime pas le support visuel.

Sidoine : J'adorerais... sur Expendables 2 ! (rires)



C : Je ne sais pas... Je ne me suis pas posé la question, j'aime pas la vidéo en concert et un film c'est trop long, c'est chiant. La plupart des groupes choisissent un film et si le film fait 1h27, ils font 1h27, s'il fait 1h43, ils font 1h43 ! Il faudrait faire un montage, faire quelque chose de plus court, plus condensé. Zenzile, j'ai vu leur ciné-concert et je me suis fait chier, pas à cause de leur musique, ni à cause du film,

mais parce c'était long.

N : Il faut faire le film...

Amen Ra joue sur des films à eux, mais ils ne sont pas scénarisés...

C : Neurosis aussi. Je ne suis pas fasciné par l'image en concert, j'ai toujours trouvé ça chiant les groupes de dub qui foutent de la vidéo partout, je préfère regarder les mecs jouer que de mater le film. Si je veux mater un film, je mate un film, au concert, j'ai envie de voir le batteur jouer ! Au début, les High Tone avaient un petit écran, puis c'est passé à deux, à trois, quatre, cinq écrans, tu ne vois plus les mecs !

Ez3kiel fait quand même des supers trucs

C : Je suis d'accord, je suis allé voir le Naphtaline Orchestra, l'imagerie défonce mais ils passent plus de temps à faire leurs images qu'à faire leur zik.

N : La mise en scène avec la lumière, la vidéo, c'est impressionnant, je suis d'accord à 100 000 %. Le groupe ne joue pas sur un film, t'as un univers entier, tu peux regarder plein de choses

en même temps.

Question qui n'a rien à voir, comment on signe sur un label allemand ?

N : On le rencontre et on lui parle !

En allemand ? (rires)

C : Je ne sais même plus comment ça s'est fait !

N : C'est David qui l'a eu en contact sur le net, il voulait distribuer l'al-

bum d'avant, on revenait d'une date à Berlin, il nous a logés, on a discuté et nous a proposé de sortir le nouvel album.

Vous êtes accros aux réseaux sociaux ? Y'en a au moins un qui poste des photos de bouffe !

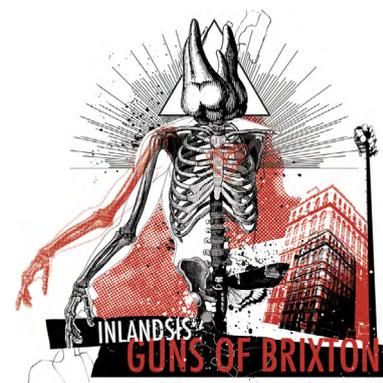
N : C'est moi ! Je poste que de la merde ! Pour les trucs sérieux, c'est David ! J'aime bien les photos de tournée. On n'est pas assez accro par rapport à d'autres groupes... Quand on est sur la route, c'est minimum une photo, je trouve ça drôle et ça nous fait un souvenir. C'est rigolo de voir réagir les gens autour d'une photo d'un plat ou d'une photo de nous quatre... C'est un outil génial, c'est cool de voir qu'il y a des gens qui suivent... On ne l'utilise pas assez mais c'est bien aussi de pas faire chier les gens avec ça pour éviter qu'ils se désabonnent.

C : Moi je suis de la génération Minitel, 3615GUNSOFBRIXTON !

La conversation se poursuit autour de nos 15 ans, du mag et des bières belges...

Merci aux Guns of Brixton et à l'équipe des 4 Ecluses toujours aussi sympathique !

Crédits photos : Michael <http://www.misc420.net>



AEGES

The bridge (The Mylene Seath)



Connu des suiveurs attentifs de l'actualité musicale comme le side-project de Larry Herweg (Tusk et surtout Pelican), AEGES est un quartet nord-américain pratiquant un mélange détonnant de metal alternatif mélodique et de post-hardcore/punk sur-vitaminé, qui livre au printemps 2012 son premier essai discographique sous la forme d'un The bridge long-format, sorti par l'intermédiaire de la référence The Mylene Sheath (Caspian, Constants, Gifts from Enola, Junius...). Un premier disque qui s'affranchit rapidement de ses frontières stylistiques un peu trop rapidement apposées au dos d'un groupe qui donne autant dans le gros son bien charpenté que dans quelque chose s'inscrivant dans la plus pure tradition du rock alternatif/post-hardcore/punk US des années 90/2000.

Entre «Wrong» et «Medicine», les Américains inaugurent leur album en déballant d'entrée de jeu une palette artistique dont la créativité dynamite les espaces mélodiques. De la puissance foudroyante à revendre, un caractère épique pour donner du souffle à l'ensemble et une vraie modernité dans son approche artistique évoquée précédemment : il ne manque plus qu'un single et on ne saura plus où ranger AEGES. Lequel se fait un malin plaisir de nous mettre face à nos ficelles

réductionnelles en servant un cocktail pop/rock vs emo-post-metal outrageusement addictif, surtout marquant par son feeling décomplexé. Petites incisions vocales, gros clash instrumental, les nouveaux poulains de chez The Mylene Sheath y vont gaiement. Sur des titres fougues et sauvages («Doesn't feel the same», «Sent from Heaven (Rest in dirt)») ou plus mesurés, mais pas moins retenus, le quartet envoie les décibels, met une intensité palpable dans des compositions (l'éponyme «The bridge») et tape pile dans la cible.

S'il y a clairement du Failure en eux, un peu de Quicksand aussi, voire même un soupçon de Torche, les AEGES parviennent à développer leur griffe propre, entre surtension électrique et éclairs rageurs («Roaches»), groove effleurant frontalement les contours d'un stoner-fuzz burné mais ténébreux («The words we say»). En clair, le groupe maîtrise son sujet à la quasi perfection. Quasi oui, parce que s'il se rate dans les grandes largeurs sur un «I believe in ghosts» passablement ennuyeux, c'est pour conclure sur une très jolie note avec l'élégant et classieux «Fade out». Histoire de refermer ce premier effort discographique comme il l'avait ouvert : en s'imposant sans ciller.

■ Aurelio

FILASTINE

Loot (Jarring Effects)



À l'écoute de Loot, son troisième album, Grey Filastine n'a rien perdu de sa personne. Tel un Manu Chao, pour ne citer que lui, cet itinérant parcourt sans cesse le monde à la recherche des sons qui dépassent rarement les frontières pour les immerger par la suite dans un bouillon électro dont lui seul a le secret puis, in fine, les diffuser là où son chemin s'arrête, à l'instant T s'entend. Car ce Barcelonais d'adoption fait feu de tout bois pour garder cette ligne artistique nourrie à la fois d'ambiances tribales, balkanes, hindoues, arabisantes (et j'en passe) voire plus occidentales où le sillon laisse une saveur hip-hop électrique très plaisante, sans parler de tentatives qu'on pourrait qualifier de dubstep sans le côté putassier. De la matière pour tester la résistance de vos subwoofers et de vos tweeters.

Ce citoyen du monde ascendant activiste social (rappelons que Filastine est un ex-membre percussionniste de The Infernal Noise Brigade, groupe monté pour protester contre l'organisation du meeting de l'OMC à Seattle en 1999 qui avait alors connu d'importantes émeutes) vient littéralement transformer son ambition musicale en un manifeste contre l'ordre établi, le pouvoir pourri par l'argent et la destruction progressive de la morale et des valeurs. Pour faire passer son message, cet explo-

rateur s'entoure de personnalités totalement atypiques telles que Nova, une poétesse indonésienne, sur les titres «Colony collapse» et «GenDJer2», ou le duo de rappers japonais ECD qui pour l'occasion vient vagir sur le nucléaire dans «Lost records», un morceau doté d'un beat bâti autour des cliquetis d'un compteur Geiger. Filastine se moque donc des codes et l'effervescence de chacune de ses offrandes ethno-électro enivre au plus haut point car non rébarbatives.

L'exotisme inclassable et orgastique de Loot est le témoignage sonore d'une vie, d'une démarche personnelle faite de rencontres et de partages à travers le monde. Mixé sur le toit d'un studio du quartier musulman de Barcelone, cet album respire la liberté et la richesse de cultures mangées par la globalisation.

■ Ted

BARBARIAN KOALA

Coming down with a crash (Autoproduction)



Né en 2009, Barbarian Koala (rien que pour le nom, on ne pouvait pas y couper) débarque trois ans plus tard avec un premier EP qui aura donc pris tout son temps pour venir. En même temps, on le redit mais avec un nom renvoyant à une bestiole qui dort vingt et une heure par jour, difficile de s'en étonner. Surtout que derrière un pseudo rigolo, les limougeauds ne font pas que se marquer dès lors qu'il s'agit de dégoupiller une demi-douzaine de grenade mélangeant habilement mathcore ravageur et noise-rock thermonucléaire. Et tout cela dans des titres qui torpillent les amplis avec une efficacité plus que redoutable renvoyant autant à Botch qu'à Norma Jean en passant par les Cave In, Converge, Deftones voire même The Dillinger Escape Plan.

On a compris, les Barbarian Koala connaissent leurs classiques et pourtant délivrent ici une mixture sonore aux senteurs d'eucalyptus qui dégagent sévèrement les conduits auditifs : «Eyeless» impose son groove ravageur, racle le sol en emportant tout sur son passage, se laisse porter par un chant habité et hargneux en dépoussiérant les enceintes à coups de riffs noise-rock taillés à la tronçonneuse. Pratiquement hardcore-punk dans ses élans les plus colériques, frondeur et rampant dans son approche la plus rock, aussi insidieux qu'ou-

trageux, le groupe met les petits plats dans les grands et ne va pas au charbon en jouant petits bras («Dirty priest»). Le résultat est rock'n'roll, viril sinon méchamment burné, voire carrément groove-métallique sur le si bien nommé «Koala fury» (on passe les détails, tout est dans le titre) et surtout constamment jouissif.

Un mathcore noisy et rock'n'roll furieusement «bad-ass», des titres qui déferlent sur la platine en te ratainant les noyaux comme pas deux («Beneath my mind» et sa frénésie hargne-core contaminatrice vs math-rock aux fulgurances mélodiques étincelantes, un «Shaman» sauvagement fracassant), Coming down with a crash secoue brutalement les neurones sur son passage et se révèle comme étant une collection de torpilles sonores qui maravent les enceintes façon sport et éparpillent les miettes juste pour être cool, comme ça, sans se poser de questions. En témoigne : l'ultime «Time bomb», qui vient dynamiter une dernière fois les écoutilles d'un auditeur séché sur place par cette découverte complètement inattendue et désormais définitivement sur le radar du W-Fenec. Parce que des comme ça, on n'en voit pas passer tous les jours sinon ça ce saurait, donc si tu prends pas un pied monstre, c'est que tu es sourd (et c'est con). Ou mort (c'est encore plus con). Voire les deux (alors là...).

■ Aurelio

LA CLEF

CONCERTS, EXPOS, SPECTACLES

METALORGIE.COM

FRENCH METAL
www.french-metal.com



W-Fenec.org



LE BAL DES ENRAGES

DAMNY (LA PHAZE), TAGADA JONES,
PARABELLUM, POUN (BLACK BOMB A),
VX ET KLODIA (PUNISH YOURSELF), LOFOFORA

JEU
18
AVR

20H30 PUNK ROCK METAL

TP 15€ | TR 13€ | CF* 7,5€

*Valable pour les détenteurs de la Carte Fidélité

La CLEF, 46 rue de Mareil, St-Germain-en-Laye (78)
Contacts : 01 39 21 54 90 - www.laclef.asso.fr



Yvelines
Conseil général

îledeFrance
www.iledefrance.fr



Centre national
de la chanson des
vocalités et du Jazz

sacemf



la culture avec
la copie privée



MUSEUM
DES
JURIS
www.Jurif.org



smw
Associé de concertation



Apteur de courtis

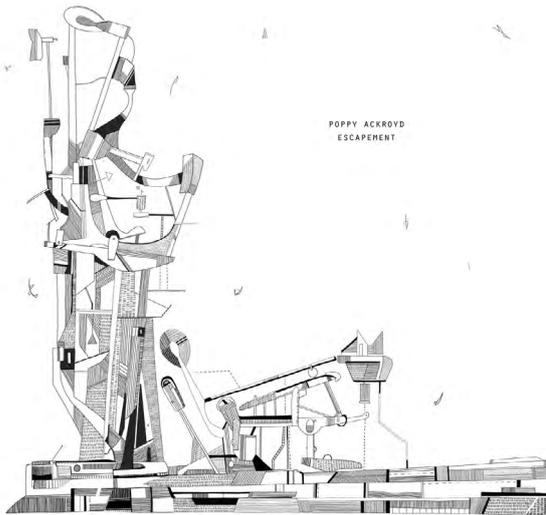
Locations : La CLEF, Fnac Carrefour - 0 892 683 622 (0,34€/min) - www.fnac.com | Virgin - Cultura - 0 892 390 100 (0,34€/min) - www.ticketnet.fr | www.digitick.com

LICENCES N° 1-1033 287, 2-1033 289, 3-1033 290

NE PAS JETER SUR LA VOIE PUBLIQUE

POPPY ACKROYD

Escapement (Denovali Records)



Soliste, compositrice et multi-instrumentiste remarquée par sa contribution aux albums du collectif Hidden Orchestra, la jeune anglaise Poppy Ackroyd s'échappe un temps de ses collaborations collectives pour se livrer à l'exercice délicat mais excitant de la création individuelle. Le résultat est une œuvre sobrement intitulée *Escapement*, sortie par l'intermédiaire de la toujours excellente fabrique de merveilles sonores qu'est le label Denovali Records (Bersarin Quartett, Her Name Is Calla ou déjà Hidden Orchestra) et comme le fruit ne tombe jamais bien loin de l'arbre, c'est un bijou.

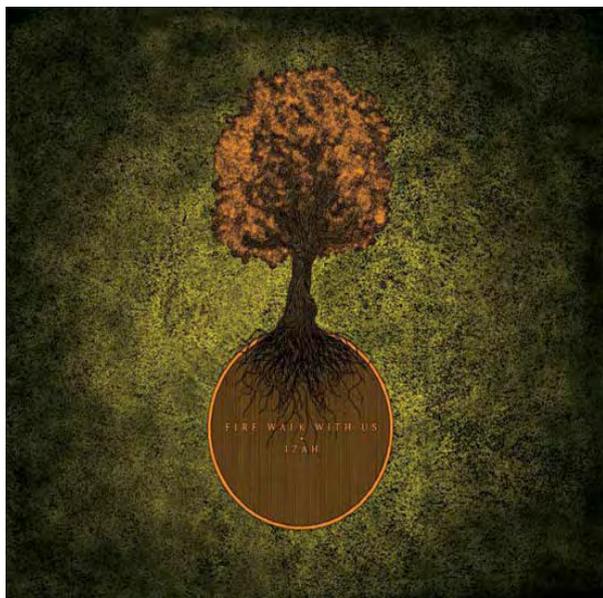
Quelques nuées mélodiques enveloppent les premières mesures, des grappes de notes qui courent le long de notre épiderme, des arrangements à cordes d'une infinie douceur, savamment ciselés pour effleurer l'âme et une évidence : quelque part entre un Sigur Ros suspendu sur un fil d'Ariane et une réponse venue de l'hémisphère nord à la Néo-Zélandaise Alicia Merz aka Birds of Passage (elle aussi hébergée chez Denovali), Poppy Ackroyd émerveille déjà son public invisible. «Rain» et «Seven» font ainsi suite à l'inaugural «Aliquot» et en seulement trois titres, l'Anglaise nous a déjà fait succomber à ses charmes précieux, l'onirisme délicat d'une musique séraphique et céleste qui arpente notre psyché pour ne plus s'en échapper.

Paysages sonores idylliques, une élégance épurée rare (le magnifique «Glass sea»), des morceaux sur lesquels le temps suspend son vol pour laisser s'exprimer un clavier dont les arpèges voltigent, des arrangements du plus bel éclat («Lyre» et ses pulsations merveilleuses rythmant une trame musicale vibrante), l'Anglaise est une touche-à-tout et fait ici la démonstration d'un talent de composition plus que remarquable. Nous renvoyant à ce que l'on a pu entendre de la part d'Ez3kiel ces dernières années (avec «Grounds» notamment), Poppy Ackroyd réussit avec son *Escapement* un premier essai en forme de coup de maître(esse) et se permet de conclure les ébats avec un subtil «Mechanism» avec toute la grâce dont on la sait désormais capable. Bluffant.

■ Aurelio

IZAH / FIRE WALK WITH US

Izah / Fire Walk With Us (Rising Magma Records)



Il y a trois ans, en deux titres et un EP, Izah nous avait rallié à sa cause, celle d'un post-hardcore sombre bien thrash : ils reviennent avec un seul titre dans un nouvel EP partagé avec Fire Walk With Us dont on reparlera plus loin. C'est en compagnie de Bart Hennepf, le guitariste de Textures, que les Hollandais ont enregistré ce titre qui pourrait paraître (ou pas, ce serait alors un gros gros bonus!) sur leur premier opus Sistere attendu dans les prochains mois. «Antagonized» commence à fond la caisse, l'agression est tant vocale que rythmique avec un son grave et des écorchures dans tous les sens, les guitares s'illuminent un peu pour trancher davantage dans le vif, c'est du grand art de la lacération auditive. Et puis plus rien. Ou presque. Quelques notes, un peu de vent, quelques coups sur les tomes, comme dans les films d'horreur, on sait qu'il va se passer un truc, on cherche à savoir quoi pour se rassurer mais là, ça ne fonctionne pas, la tension monte avec le rythme et la fréquence cardiaque. Le chant attaque de nouveau «en douceur» (tout est très relatif hein), bientôt accompagné par une guitare qui s'éloigne du haut du manche et alors qu'on pense avoir évité le choc, la course effrénée est relancée. Jouissif. Et on est reparti pour un tour avec baisse de la pression, des riffs en mode «repeat» et une nouvelle montée d'angoisse. Plus distinct et plus clair, la

partie chantée montre quelques limites mais c'est dans une spirale Toolienne que s'achève ce morceau et ainsi la moitié du split.

Car Izah a envoyé plus de 11 minutes de musique, il en reste un peu moins de treize aux Fire Walk With Us pour leur répondre. C'est un quatuor d'Amsterdam qui a déjà sorti deux CDs et croisé la route de Earth, AmenRa, ZU, Kickback ou Rise & Fall. Sans chanteur, le groupe semble plus accessible et moins agressif sans pour autant pouvoir les qualifier de «post-rock», car si l'ensemble est en effet plus lumineux, c'est bel et bien encore le métal qui est le ciment de leurs deux compositions. Le groupe a enregistré lui-même ses titres qui perdent un peu de puissance au passage (notamment la batterie), surtout après le raz-de-marée Izah. Cela handicape quelque peu les parties sludge et bien lourdes mais fait ressortir les parties claires que l'on trouve à la fois sur «Ascent» et «Bygones». Les deux pièces laissent aussi pas mal de place aux larsens et ne posent pas vraiment le jeu mise à part lors d'une intro ou d'une outro, la teneur de l'air en sons est souvent chargée.

Le split Izah / Fire Walk With Us témoigne de la bonne santé du post-hardcore chez nos amis orange puisqu'ils arrivent à en exporter chez nous ! Et à l'heure d'internet, tu peux te permettre de les écouter gratuitement, alors ne te prive pas d'une belle découverte (ou deux). Et si tu veux t'aventurer un peu plus loin, pourquoi ne pas aller fouiner chez les deux autres signatures de Rising Magma Records que sont Sardonis et Tank86 ?

■ Oli

SOEN

Cognitive (Spinefarm Records)



Ça a l'esthétique de Tool (clairement), la griffe artistique de Tool (quand même...) et pourtant ce n'est pas Tool. Mais Soen. Précédé d'une réputation à la fois flatteuse et potentiellement problématique selon de quel point de vue on se place : émule doué ou vague clone dépersonnifié, Cognitive est donc l'attendu premier album de ce quartet au casting plutôt attrayant d'autant plus qu'il réunit des personnalités qui, a priori, n'évoluent pas vraiment dans la même sphère musicale que la bande de Danny Carey & Maynard James Keenan. De fait, c'est avec un mélange d'attraction inévitable et d'appréhension finalement compréhensible que l'on enfourne l'objet dans les mange-disques.

Et là double surprise : une fois passée sa poussive introduction («Fraktal»), les Suédois prennent leur envol sur un «Fraccions» qui, dans un registre à la fois rock et metal alternatif, fabrique d'élégantes constructions harmoniques, distille de savoureuses mélodies en exploitant un potentiel dès plus évidents. Même si l'ombre de Tool (on y vient) plane régulièrement, sinon constamment, sur des créations sonores qui manquent un peu de personnalité comme de souffle («Delenda», «Last light»), Soen parvient à sortir du lot. Car, au fil des titres, on distingue quelques éléments instrumentaux et pas-

sages vocaux qui font que le groupe parvient à se suffire par lui-même (le mélange de douceur et de puissance sur l'envoûtant «Canvas», «Oscillation» porté par une mécanique rythmique de haute précision).

Tout cela pour finalement ne plus ressembler que d'assez loin (du moins par rapport à ce que l'on en redoutait) à l'évidente et incontournable figure de marque évoquée précédemment (on ne va pas encore la citer), même si évidemment, il y a toujours ce rapprochement si aisé à faire entre l'icône et un Soen qui ne sort là que son premier album studio. En l'état, Cognitive est un disque mêlant habilement rock progressif et metal alternatif pour proposer bien mieux qu'un simple sous-Tool (on n'y aura pas échappé bien longtemps), une sorte de produit dérivé idéalement servi par une poignée de titres très bien ficelés (un «Purpose» salvateur, l'excellent «Slithering» à l'intensité contaminatrice) un peu à la manière du Riverside des débuts. Même s'il le fait manquant parfois de cohésion artistique et/ou souffrant de quelques baisses de tension pas toujours heureuses. En attendant le nouveau Tool (?).

■ Aurelio

EXPOSE

Alléché (Autoproduction)



Autant l'avouer tout de suite, si je me suis intéressé à Exposé (quatuor, Lille), c'est parce qu'il y a Guillaume de Berlin0.33 (la guitare) et Fantasy (la musique) dedans, et parce qu'en général, ce qu'il fait c'est rudement bien. Mode «je cire les pompes» Off.

Le premier titre, «Lucre», annonce de suite la couleur : un riff presque garage, une section rythmique au garde à vous, un son de basse digne d'une multitude de groupes new-wave, un chant en français scandé qui rappelle Experience et surtout 1=0 dans la frange «je vais pas exceptionnellement bien mais ça pourrait être pire», des textes plutôt branché «cérébral» qui (rai)sonnent pas mal, on valide.

En matière de rock brut de décoffrage avec pas ou peu d'artifices, Exposé s'impose tout de suite comme un groupe prometteur. Sur la deuxième piste, la formation ralentit singulièrement le rythme en introduction pour ensuite se calquer sur la dynamique d'une new-wave robotique... Reste que si le genre m'en touche une sans forcément toucher l'autre, ici la piste effleure rapidement les cordes sensibles grâce à un éclat relatif et une guitare qui finit par dynamiter le tout. Bon hold-up sonore. Du relief, le morceau alléché n'en manque pas non plus : la section rythmique saccadée rappelle Shel-

lac, le morceau évolue rapidement vers une frénésie qui nous emmène jusqu'au terme. La conclusion de l'EP se démarque du reste de l'effort qui se démarquait lui-même déjà en terme d'identité : une section rythmique tribale, une guitare dominant exponentiellement les débats puis un chant féminin assez plaisant apparaît... On a aussi affaire à la piste à la fois la plus pop et la plus véhémente, rien de péjoratif, d'Alléché. Un beau morceau et un beau déballage de nerfs en pelote.

Saluons également l'artwork, vraiment agréable et alléchant visuellement. Beau projet.

■ David

PROHOM

Un monde pour soi (Gourmets Recordingz)



A part un EP en 2010 (La vie sans), Prohom nous fait languir depuis 2007 et ses Allers retours avec «La fille du train», il se pose à nouveau le temps de permettre la découverte d'Un monde pour soi, un nouvel opus marqué par l'utilisation amplifiée d'électronique, Philippe peut désormais plus aisément être qualifié d'artiste électro-pop que pop.

«Plus électro / Moins rigolo» pourrait être une bonne punchline pour cet album où le sens de l'humour et du jeu de mot de l'auteur a quasiment disparu, on a bien quelques réminiscences («Mon âme or») mais la tonalité qui prédomine est plutôt l'amertume. Et pas celle d'une bonne bière qui permet de s'en délecter alors qu'elle est déjà au fond du gosier, non, c'est une amertume qui respire la trahison, la déception et un peu de cynisme désabusé pour relever l'ensemble («Madame canaille», «Je voudrais que tu sois morte», «A quoi me fier»...). Exit donc les textes enjoués, la bonne humeur et la déconne autour de sujets plus ou moins innocents, Prohom, l'homme, a du subir quelques déconvenues ces dernières années pour les exorciser sur le papier puis les chanter (ou comment mieux remuer le couteau dans la plaie ?). Même s'il n'y a plus l'humour pour nous alléger, «Comment lutter» ? s'interroge l'auteur dès

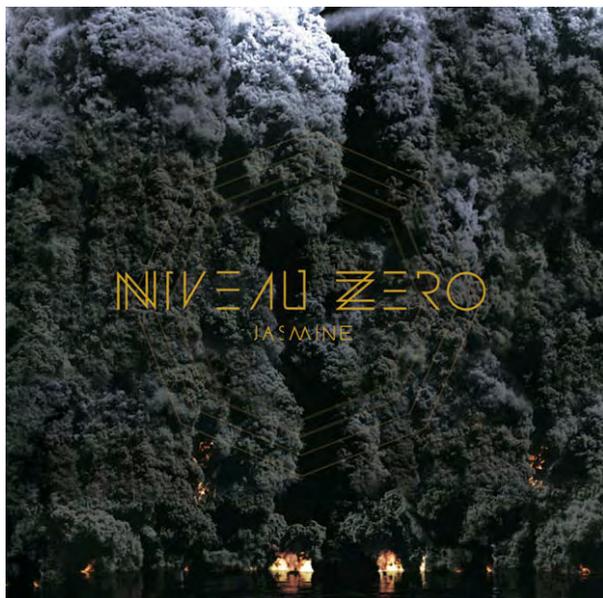
l'entame, la réponse est apportée par la dynamique et donc le rythme qui restent importants, très travaillés, ils permettent des petits rebonds évitant la plongée dans la sinistrose. Des touches électro, le chant, l'apport de différents instruments donnent du peps et de l'allant aux moments où l'on pourrait se laisser submerger par les textes qui auraient plutôt tendance à tendre l'ambiance. Incisifs et introspectifs, le Prohom 2013 n'en est pas pour autant enfermer sur lui-même puisqu'il ouvre ses bandes à la chanteuse Carmen Maria Vega qui apporte son joli brin de voix à «Au coin des rues», les paroles sont poétiques, parfois parlées, elles respirent la nostalgie (comme celles d'Arman Méliès) sur une musique très pop. Le bonhomme s'énerve bien plus (avec sa guitare) sur «A quoi me fier» et s'excite complètement sur le final «Un monde pour soi» (avec un sample parlé et des sonorités intrigantes à la «Welcome to the machine»).

Un monde pour soi, c'est un album pour Prohom, pour lui, pour lui permettre de passer à autre chose, une sorte de psychothérapie étalée au grand jour. Une analyse de situations et de sentiments personnels qu'il partage avec l'auditeur qui doit être averti qu'il a ici à faire avec un Prohom différent des albums précédents.

■ Oli

NIVEAU ZERO

Jasmine (Ad Noiseam)



Il y a presque trois ans, à l'occasion de la sortie de son premier album sur le label électro des plus recommandables, Ad Noiseam, Niveau Zero mettait clairement tout le monde d'accord. In_Sect, album (d)étonnant qualifié alors de «bass-music», rendait ses lettres de noblesse à la wooble bass à t'en perforer l'estomac, le tout mis au service d'un style se rangeant grosso-merdo entre le dubstep, sans cette chienne de hype qui va avec, le hip-hop massif des familles (la présence de Ben Sharpa sur l'un de ses titres n'était d'ailleurs pas si surprenante) et le métal car ce sont quand même les racines du bonhomme. L'idée était d'encaisser sans retour du parpaing sonore plutôt brut de décoffrage, sans manquer de respect au travail prodigieux de production. Soumettant notre résilience à dure épreuve, celle-ci se devait de passer par un second test. C'est désormais chose faite avec Jasmine, opus hautement attendu, c'est peu de le dire.

Jasmine donc. Prénom résonnant doux et chaud à l'oreille mais dont on prête généralement à celles qui le portent un comportement sévèrement bilieux. Jasmine, comme la fleur de Jasmin, allusion direct au printemps arabe de ces dernières années où les mouvements de révoltes populaires ont permis à certains pays d'Afrique du Nord de se libérer de leurs dictateurs sanguinaires.

Un symbole fort annonçant déjà le relent des épaisses fumées noires aperçues sur la couverture du disque, une image captée puis retravaillée du dernier court-métrage de Mihai Greco, «We'll become oil», consacré au pétrole. Niveau Zero annonce la couleur : La guerre est déclarée avec «Rusty» sur lequel résonne le vigoureux «rejection» d'un Phil Anselmo alors au sommet de son art avec Pantera (NDR : sample extrait de «Throes of rejection», morceau présent sur Far beyond driven) suivi d'une lapidation rythmique soutenue par une instru totalement tourmentée.

Avec ce disque, Frédéric Garcia aka Niveau Zero marque une évolution par rapport à In_Sect en ce sens qu'il laisse davantage le temps à ses morceaux de respirer entre deux tempêtes («Permafrost», «Aido»). Pas forcément moins percussif, Jasmine met en exergue en neuf titres toute la subtilité et la complexité du tissage sonore empoignant de ce cacique de la musique électronique. Faisant passer, par la même, l'auditeur de la quiétude au tumulte, il n'oublie cependant pas de renouer avec ses premiers amours. Le métal d'abord avec, par exemple, «Distorted rules», un remix d'As They Burn où les guitares saturées dégoulinent et saignent sur des rythmiques hardcore qui servent un chant puissant. Le hip-hop ensuite, représenté par «New order» avec Dr Octopus de Dälek et la très musclée «Forward» sur laquelle le frangin (Damned) vient pousser sa gueulante pour servir le flow compact de Youthman et la voix d'outre-tombe d'Ill Smith. Notons aussi la présence des italiens d'Aucan pour une prestation hautement électrique sur «The cross».

Passer (seulement) 36 minutes avec une Jasmine n'aura jamais été aussi sublime et éprouvant. On ressort le sourire aux lèvres tellement ce nouveau méfait tient plus que toutes ses promesses. Chapeau bas l'artiste !

■ Ted

NATIONS AFIRE

The ghosts we will become (Redfield Records)



Avec un line-up composé d'ex-membres de Death By Stereo, Ignite et Rise Against, Nations Afire transpire le rock punky à la californienne, la power-pop taillée pour électriser un public en live et le savoir-faire pour emballer le tout avec l'efficacité de faiseurs expérimentés. Les premiers titres défilent à la vitesse grand V et l'évidence se fait jour d'elle-même : The ghosts we will become va collectionner les roquettes mélodiques calibrées pour fonctionner à plein tube («I am an army», «The ghosts we will become», «Nine lives»). Certes, c'est parfois un peu chargé en sucrerie, voire même un chouilla mainstream, mais ça se laisse dévorer avec une aisance sidérante.

Infusée au son des Foo Fighters et de Rise Against avec un zeste de fulgurances hardcore punk à la Propagandhi, la griffe rock/punk/power-pop des Américains ne réinvente certainement pas ici le genre, pas plus qu'elle ne transcende les codes d'une frange musicale que l'on retrouve aisément sur n'importe quelle bande-son de production hollywoodienne estivale. Mais encore une fois, ce qu'il fait, Nations Afire le ficèle avec une jolie efficacité. De l'énergie à revendre (sur «One perfect day» ou «In absentia»), une maîtrise formelle des plus imparables (normal vu le background des types ici présents cela dit) et des morceaux fuselés qui s'enchaînent à la

perfection, difficile de bouder son plaisir, simple. Évidemment, on pourra gloser longtemps sur le fait que le groupe ne réinvente pas le genre, pas plus qu'il ne cherche pas plus la prise de risques inconsidérés (mais bienvenus), l'idée n'est pas là en même temps.

D'«Occams razor» à «Wolves» en passant par «Pick up the pieces», «Break your fall» ou l'évidente (un peu trop) ballade «Even the blackest heart still beats», Nations Afire fait ce qu'on lui demande, soit envoyer du fun par palettes et sans le moindre complexe : quelques petites torpilles rock punky bien senties et dopées par un feeling power-pop ultra-mélodique (un «The legacy we leave» ironiquement respectueux de ses modèles, «The concussionist» final tout en fluidité harmonieuse). Ne manque plus qu'un soupçon de personnalité, un supplément d'âme et alors, Nations Afire pourra faire comme ses illustres contemporains : écumer les salles nord-américaines et mettre le feu à la bannière étoilée en jouant les faux rebelles. Pour l'instant, c'est déjà très sympathique à défaut de mieux. Et c'est déjà pas mal.

■ Aurelio

YOU FREUD, ME JANE

Five sex events (Les disques du hangar 221)



Derrière You Freud, Me Jane se dissimule un quatuor nostalgique de la noise des années 90's qui attend toujours le revival noise en France... Bon cela dit, avec l'existence de groupe comme Pneu, Fordamage, Sleepers, Membrane et consorts, la scène semble être en bonne santé et mieux encore, elles pètent des genoux... Cocorico.

Dès les premières décibels lâchées en pâture, on se dit que ces gars tiennent là un bon p'tit filon à exploiter, celui d'une noise caractérielle mais avec un chant qui s'installe dans un registre très mélodique. Les premiers instants de «Dry of me» se calque sur le groove sautillant d'un, justement on en parlait plus haut, Fordamage puis le morceau poursuit sa mutation, le riff de guitare qui rappelle Prohibition prend les commandes, 5 minutes 30 d'une noise tendu du string encline aux palpitations rythmiques plus tard, le groupe semble marquer les esprits assez facilement avec un morceau qui cumule les atouts. Le deuxième titre, «Dai! Dai! Dai!» commence également avec un leitmotiv batterie/voix qui percute, tout comme ce riff qui apparaît sporadiquement mais c'est le tennis de table entre les deux voix (à la Ian McKaye/Gui Piciotto/Fugazi) qui tient le haut des pavés. Cette interaction sur les voix va d'ailleurs réapparaître

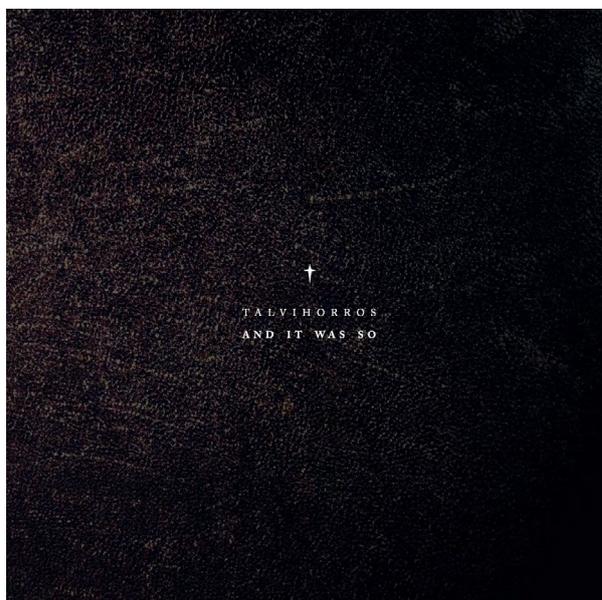
sur l'incandescent et excellent «Raunchy dancing» tandis que «Carradine» tartine les oreilles à l'aide d'une facette plus rentre-dans le lard mais avec toujours ces velléités vocales mélodieuses. Le groupe semble parfaitement conscient de la direction à prendre, quand le tout est en plus dopé par un songwriting sobre et tenace, on ne peut qu'être satisfait de ces 4 pistes en forme de présentation. Le dernier titre et pas des moindres puisqu'il fait figure de «Finish him» dans Mortal Kombat (oui je suis un vieux geek...) : une piste qui prend le temps de corrompre les oreilles avec une agressivité décharnée pour ensuite ralentir le tempo et dessiner des sillons de guitare sur un tempo qui a nettement perdu en vigueur. Très prenant.

Bref, on a là un groupe qui réussit allégrement le hold-up avec cet EP. D'autant plus que la pochette est sacrément jolie. Et sur l'édition vinyle, l'impact visuel est carrément appréciable. Alors pourquoi hésiter à l'acheter hein ? Oui, pourquoi ?

■ David

TALVIHORROS

And it was so (Denovali Records)



One-man-band ambient/expérimental, Talvihorros est le projet d'un jeune Anglais, Ben Chatwin, hébergé, après plusieurs productions sorties par le biais de diverses structures indé, chez le prolifique label Denovali. Maison de disques allemande à qui l'on doit quantité de perles rares découvertes dans ces pages. Et quasiment jamais de déception. Pas de souci ici, ce n'est pas avec ce nouveau locataire que les propriétaires des lieux vont faire exception à cette règle désormais quasi immuable. Et pour cause, *And it was so*, qui navigue dans des courants musicaux pas si éloignés que ça d'un *The Eye of Time* tout aussi solitaire (et également chez Denovali Records tiens donc) est un album créationniste (on s'explique plus loin) pour lequel Ben Chatwin, à la fois architecte et charpentier du projet, met tout son savoir-faire comme son inspiration conceptuelle au service d'un album riche d'une noirceur palpable, mais également d'une luminosité féconde, afin de parvenir à l'éclosion des sens.

Sept pièces pour sept moments partant du chaos pour évoquer en filigrane la naissance de l'univers, tout du moins d'un point de vue thématique. Projet ambitieux s'il en est, qui ne veut pas forcément dire grand-chose lorsqu'il est mis en musique, sauf qu'ici, Chatwin parvient à faire passer son histoire dans une musique pour-

tant exclusivement instrumentale. Que l'on se rassure, nul besoin d'être féru de cosmologie pour comprendre les tenants et aboutissants de l'album, Talvihorros navigue à vue dans l'imaginaire onirique et n'a absolument pas la prétention de faire des leçons de métaphysique. Seulement de développer sa trame narrative depuis un «*Let there be light*» fondateur, jusqu'à «*A mist went up*», éthéré, planant et comme perdu dans une douce rêverie inconsciente. Entre les deux, des créations expérimentales aux profondeurs de champ inattendues («*In the mist of the waters*»), des paysages sonores éblouissants («*The two great lights*», «*Swarms of living souls*») et une capacité rare à faire naître des émotions saisissantes là où on ne les attend pas.

Une abrasion émotionnelle permanente, des éléments harmoniques qui s'entrechoquent en douceur pour former un agglomérat sonore aux milles nuances et dégradés de couleurs, Chatwin maîtrise son sujet. Et surtout, peint des panoramas évanescents, lesquels enveloppent l'auditeur sans prévenir, le plaçant dans un cocon sensoriel au cœur du quel Talvihorros fait office de démiurge. En jouant de ses effets, de ses petits bricolages et collages bruitistes toujours parfaitement enchâssés sur le reste, le jeune Anglais fait des merveilles et surtout emmène l'auditeur dans son sillage. Sans que celui-ci ne s'en rende réellement compte («*Creeping things*»). Afin de l'hypnotiser et lui faire délicatement mais sûrement arpenter des territoires exigeants, paradoxalement exploré sans effort d'investissement particulier. Car si *And it was so* est un album plutôt complexe, il n'est pas pour autant difficile à appréhender, s'il est d'une profondeur inouïe, on peut demeurer sur sa surface et pourtant en apprécier les qualités. Ou s'immerger complètement et accepter ce voyage musical sans nécessaire retour et s'imprégner de ses richesses insoupçonnées.

■ Aurelio

FALLASTER

Disclosing (Emodays)



Formé à Lyon sous la forme d'un trio en 2006 (Anthony au chant et à la guitare, Aurélien au chant et à la basse, Florent à la batterie), les Fallaster avaient muté dès 2007 pour devenir un quatuor intégrant Nicolas (à la guitare et aux samples, remplacé plus tard par Antoine), Olivier remplaçant par ailleurs Florent derrière les futs. Leur premier album remarqué *Everything is alright* leur a permis de jouer avec du beau monde (Silverstein, Bullet For My Valentine, Enhancer, Uncommonmenfrommars...) et d'enchaîner avec un EP digital en 2009 (Mystar). A l'été 2012, c'est à cinq (Xavier arrivant en renfort à la guitare) qu'ils enregistrent au Québec chez Luc Tellier (Simple Plan) ce nouvel album qui fracasse nos enceintes en février 2013 via Emodays (Stereotypical Working Class, Hewitt, Feverish, Curtiss...). *Disclosing* fait honneur à l'émo/screamo et place les frenchies à un très haut niveau, ce n'est pas pour rien qu'ils sont appelés à bientôt ouvrir pour Funeral For A Friend...

Après une jolie introduction bien travaillée, Fallaster commence par nous dire au revoir et les premiers riffs de «Say goodbye» se promènent dans les aiguës, histoire de renforcer le côté plombé qui ne tarde pas à nous tomber sur le coin de la tronche. Il ne nous faut que quelques mesures pour comprendre combien les

Lyonnais maîtrisent leur sujet dans les moindres détails : chant clair, chant guttural, petits échos, l'agressivité et la mélodie, vocalement tout se combine à merveille, Anthony et Aurélien savent utiliser leurs cordes vocales et se complètent à la perfection. Ils savent aussi laisser de la place aux instruments à qui la production fait également honneur, le mixage et comme le spectre des sons ne lésant personne. Il ressort rapidement de *Disclosing* que le juste dosage et la science de l'équilibre sont l'un des gros points forts d'un Fallaster qui sait habilement éviter les excès. Jamais, il ne tombe dans la facilité et le style «posons une ambiance de 5 minutes pour faire un truc épique», au contraire, leurs titres sont assez courts (y compris la respiration «Breathing») et les plans s'enchaînent rapidement pour ne laisser que peu de repos à l'auditeur. Jamais non plus ils n'abusent du chant hurlé ou à l'inverse des mélodies, refusant de se la jouer brutal ou de charmer certains coeurs tendres juste pour plaire au plus grand nombre.

Allez, je range à brosse à reluire quelques instants pour trouver quelques minuscules défauts à ce brillant opus... Le chant clair de «Living for you» est peut-être un poil trop haut, trop marqué émo en comparaison du reste et les petits chœurs HxC de «Hear me!» n'apportent pas grand chose au morceau, mais c'est toujours le cas avec ce genre d'ajouts qui peuvent donner quelque chose en live mais ne sonnent pas aussi bien à la maison. Voilà c'est tout. D'autres leur reprocheront certainement d'être trop bons dans ce registre pour ne pas avoir réussi à le faire sans s'inspirer de quelques autres combos (venus d'outre-Atlantique?). Pour moi, il serait temps que ceux-là puissent enfin s'extasier sur un groupe français qui n'a rien à envier à personne et qui devrait plaire hors de nos frontières pour, pourquoi pas, suivre la voie de Doyle en frayant avec quelques gros calibres sans complexe.

■ Oli

TREHA SEKTORI

Endassiah (Cyclic Law)



Lorsqu'il n'est pas à l'origine d'artworks, posters et autres layouts de CD/vinyls, absolument sublimes (on vous invite à vous rendre sur son site web pour prendre une claque visuelle) ou qu'il ne participe pas au projet Semblar Death en compagnie de Colin et Mathieu (d'AmenRa et de pas mal de projets affiliés à l'entité belge), le français Dehn Sora respire par lui-même avec son autre poumon créatif, en solitaire cette fois, au travers de Treha Sektori. Un projet dark-ambient qui s'est offert une première apparition discographique il y a quelques années avec l'album Sorieh, paru en CD via Kaosthetik et du reste récemment réédité en vinyle chez Cyclic Law, par le biais duquel sort aujourd'hui Endassiah en CD et LP.

Une œuvre d'ambient rituel sorti chez LA référence du genre (le label s'est entre autres occupé des destinées d'Aun, Gustaf Hildebrand, New Risen Throne, Northaunt), emmenant l'auditeur dans une longue procession funéraire, effleurant par moments les contours d'une claustrophobie légèrement morbide dont les nappes sonores fantomatiques viennent hanter chaque recoin de cet album immersif («Vocerah»). Auparavant, Treha Sektori aura livré une véritable pépite avec sa «Berh ehn confession», troublante et ténébreuse création

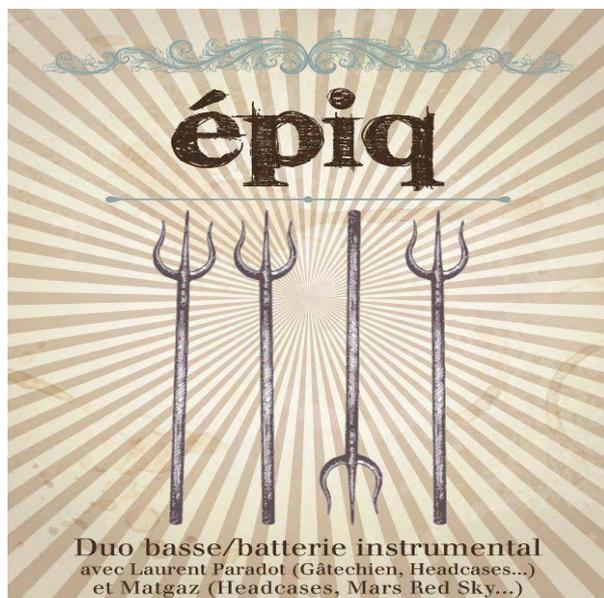
musicale à la profondeur de champ inouïe. Une odyssée sonore, bruitiste à la répétitivité hypnotique («Solvah») se prolongeant sur «Vorah Esyeh Konteriah» dont la beauté saisissante vient complètement s'emparer de la psyché de l'auditeur. La musique de Dehn Sora s'immisce dans l'esprit de l'auditeur pour ne plus le lâcher («Despraohren»).

L'atmosphère s'assombrit, Treha Sektori joue avec l'auditeur, le laissant volontiers se perdre dans un labyrinthe sonore dont il est le Dédale, avant de jongler entre l'ombre et la lumière sur un final à la densité toujours suffocante (un «Alterah ethi endessiah» fleuve s'étendant sur un peu moins de 14 minutes.). Une manière de boucler avec une élégance rare un disque qui parle à l'intime, l'effleure, le trouble afin de leur offrir un voyage sensoriel en première classe.

■ Aurelio

EPIQ

45T (Gnough Records)



aisé de comprendre les envies différentes des deux musiciens. En live, ces morceaux, sublimes par l'énergie, doivent valoir leur pesant de cacahuètes. On a hâte d'entendre la suite et de pouvoir découvrir comment ils vont décliner cette formule sur un long effort. A suivre.

NdR : il ne s'agit pas de l'artwork du 45T puisque celui-ci n'en est pas doté.

■ David

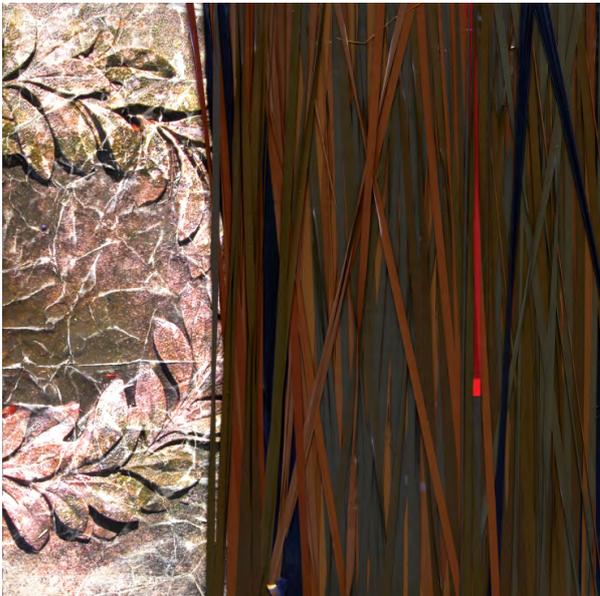
Difficile de ne pas être un poil déçu durant les premières écoutes de ce premier 45T d'Epiq, duo qui rassemble rien de moins que Matgaz (Billy Gaz Station, Pegazio, Headcases, Mars Red Sky...) et Laurent (Headcases, Gâtechien, La Parade...). Doublement déçu parce que ce 45T sort sur Gnough records, un label qui a aligné les sorties de disque à la forte personnalité ces derniers mois (Gâtechien justement, Poil, Ultra Zook...) et donc niveau attente, on était au taquet.

Un coup de mou, ça arrive à tout le monde sauf qu'ici, il s'agit d'un faux coup de mou. Ce qui apparaît comme deux titres plaisants, mais sans plus, au départ devient, au fur et à mesure des écoutes, un combo instrumental qui semble être à la fois là où on l'attendait tout en surprenant positivement l'auditeur dans leurs choix.

Dès le premier titre, on retrouve la basse de Laurent que l'on avait adoré dans Gâtechien, capable de mélodie accrocheuse, d'être anguleuse, à la fois agressive et sautillante tandis que derrière, Matgaz fournit un accompagnement sobre mais parfaitement adéquat. Durant 3 minutes, les accroches mélodiques se font nombreuses et on finit par les déceler petit à petit. Après le premier titre, on se dit que le chant va poindre durant la seconde piste et en fait non... Reste qu'avec la voix de Laurent, Epiq aurait vite fait de ressembler à Gâtechien et il est

BLACKLEVEL EMBASSY

New veteran (OSCL Records)



Particulièrement prolifique depuis quelques années, la scène indépendante océanienne (Australie/Nouvelle-Zélande) n'en finit plus de se structurer, que ce soit dans les sphères pop/rock/noise/post-rock (A Dead Forest Index, Birds of Passage, Cocks Arquette, Die!Die!Die!, Gatherer, Jakob, Tame Impala...) ou plus hard (Heirs, Lo!, Parkway Drive, The Red Chord), avec notamment l'émergence d'une poignée de labels (OSCL Records, ...) qui font mieux que se défendre et surtout s'exporter par le biais de la globalisation des échanges internet. Pour faire court, on oublie l'époque où les Silverchair, Pendulum et autres Mighty Few (pour ceux qui se souviennent) faisaient exceptions... avant le phénomène Wolfmother : désormais, les groupes de l'hémisphère Sud commencent à déferler sur le vieux continent ou la vieille Amérique et n'ont pas à en rougir artistiquement parlant.

Malgré une discographie jusque-là plutôt méconnue (pour ne pas dire complètement), Blacklevel Embassy livre avec *New veteran* son troisième album par le biais de la petite maison de disque qui monte de l'autre-côté du globe : OSCL Music (A Dead Forest Index, c'est eux, Cocks Arquette également, idem pour The Night Terror). Rayon influence, on évoque Ricaine (tiens, des

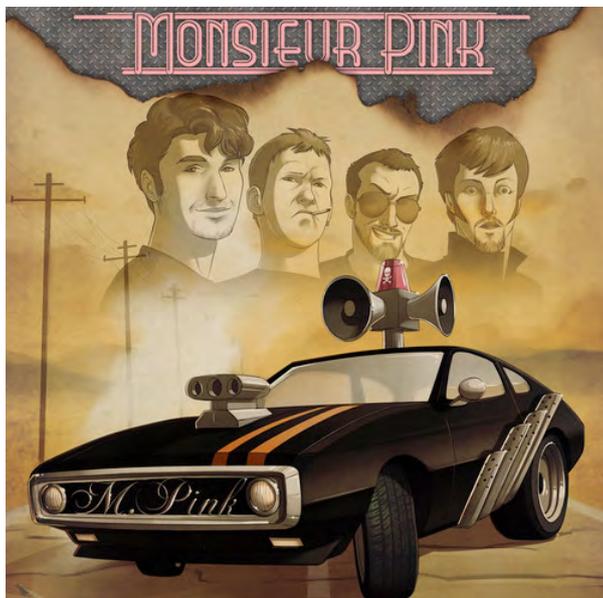
australiens méconnus, eux-mêmes dignes héritiers de Shellac) ou plus prosaïquement The Jesus Lizard (l'éponyme et inaugural «New veteran»), avec un côté parfois «dansant» pour le moins étonnant... mais efficace («Old revolt»). Une alternance de ton dira-t-on... qui offre au groupe la possibilité, voire même le luxe de varier les plaisirs. Entre monuments de tension rock super-noisique aux pulsations électriques latentes («Viking tattoo»), séquence de frappe rythmique incroyablement pénétrantes et esquisses mélodiques incendiaires («Tony»), en passant par quelques turgescences math-rock frénétiques sinon éruptives («You should build yourself a deck»), les natifs de Melbourne baladent l'auditeur au gré de leurs envies créatives.

«Weng Weng is a secret agent» est une bombe noise-rock punky à retardement quand «Gary» joue ainsi sur la répétitivité de ses motifs rock pour se faire plus insidieux qu'explosif. «Midnight siblings» suit et tape entre les deux. Suffisamment brûlant pour carboniser les enceintes, bien assez vénéneux pour le faire sans trop avoir prévenu... avant de laisser sa place à une nouvelle charge fantastique noise-rock avec «Neighbour ray» et de conclure les ébats sonores en apothéose avec l'intense «I keep making tiny men». Une jolie découverte de plus à mettre au crédit d'OSCL Records... et une énième preuve de l'excellente santé d'une scène qui a beau avoir l'hiver en été (et vice versa), n'en perd pas pour autant le Nord.

■ Aurelio

MONSIEUR PINK

Monsieur Pink (Troll's Prod)



Évadés intérimaires de The Washing Machine Cie depuis plusieurs mois, Anthony, Johann et Julien ont eu le toupet de croiser la trajectoire de Kevin. C'est ainsi que M. Pink voit le jour. Quelques répètes plus tard et les voilà déjà à assurer plusieurs dates avant de passer par les studios. Ouvertement influencé par les Foo Fighters, Blur et autres Queens Of The Stone Age, le quatuor dévoile tout début 2013 un EP éponyme de 5 titres.

Le monde vacille, plus aucune certitude n'existe : il est désormais possible de manger du cheval alors que c'est inscrit «boeuf» sur l'emballage et d'apprendre que le fromage norvégien «brunost» est quasiment aussi inflammable que de l'essence (les usagers d'un tunnel près de Narvik en seront désormais convaincus) tandis que les agences de notation se dégradent mutuellement leurs cotations. Mais eux, ils s'en cognent. Ils sont jeunes, ils sont fous, ils sont passionnés et foncent tête baissée. Eux, c'est lui. Et lui, c'est M. Pink. Monsieur Pink si vous préférez. M. Pink pratique le rock n'roll. Non pas celui qui peine à remplir des bouges enfumés ou à évoluer entre deux eaux de caniveau. Mais celui des stades et des tournées perpétuelles. Des excès et des abus. Du succès et de la gloire. Et ce, sans aucun scrupule, depuis la east-side du territoire hexagonal, au fin-fond de là-bas

au milieu à droite, entre les rivières jaillissantes de vitalité et les conifères d'un charme éternel.

Quelques dates dans les jambes et cet EP en poche, les dissidents temporaires de The Washing Machine Cie menés par leur Kevin de chanteur -le plus Irish de la zone jurassienne mondialement étendue- escomptent bien ne pas laisser indemne ceux qui se trouveront sur leur passage. Reste à en avoir le coeur net en évitant soigneusement toute spéculation. Car M. Pink mérite bien de voir la vie en rose...

■ Rémi

ULTRA ZOOK

Epuz (Gnough Records)



Ultra Zook (machine), voilà, c'est fait, on peut commencer la chronique de ce trio qui annonce la couleur avec le nom mais aussi sa bio qui qualifie son travail comme «de la musique des îles plus proche de Fukushima que des Caraïbes». Et effectivement, il y a de ça tant Ultra Zook fait zouker les chaumières avec une musique un poil caliente... mais les chaumières de la planète Mars hein. Te voilà donc fixé. Comment ça, non ?

Difficile de ne pas se demander dans quel imbroglio musical on a mis les pieds... Sauf que ça devient rapidement très plaisant. Notamment grâce à ce clavier qui domine très clairement les débats avec des nappes et mélodies chiadées. Le trio (batterie, guitare/basse, clavier) s'échine à coller tes neurones au plafond et il y a de fortes chances qu'ils y restent collés parce que la vue est bien meilleure qu'en bas. L'introduction à voix et clappements de main de la première piste intitulée «Dance broccoli dance» annonce faussement la couleur puisque le morceau se mute rapidement en un festival musical de rythmiques sautillantes et d'arrangements touchant presque à l'onirique kitch d'un Animal Collective. L'humour, c'est aussi ce qui domine également chez Ultra Zook et «Papier bitte schnell» en est la piste la plus représentative, le clavier parsème la musique dé-

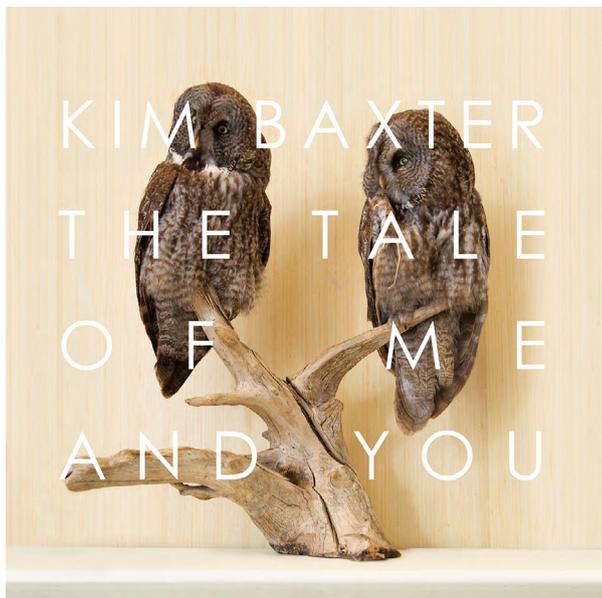
charnée de gros éclats de coke extraterrestre, donnant un morceau qui imprègne rapidement la caboche avec cette phrase répétée qui semble tirée d'un mauvais film de Max Pécas (ok, pléonasme...).

Là où les Ultra Zook on rudement bien saisi mes attentes et peut-être les vôtres, c'est qu'ils combinent un propos expérimental qui joue sur la répétition avec une efficacité et une durée relativement courte des pistes qui permettent à cet EP d'être excitant du début à la fin. Avec le dernier Gâtechien, le Poil, Epiq et désormais Ultra Zook, Gnough Records (Monsieur Gnough joue de la guitare/basse dans Ultra Zook...) devrait se tailler rapidement une jolie réputation dans le petit monde de la musique pas banale.

■ David

KIM BAXTER

The tale of me and you (Expect Candy)



Musicienne accomplie au sein d'All Girl Summer Fun Band, un groupe d'indie-pop basé à Portland, actif depuis 1998 et comptant dans ses rangs des membres de The Softies et The Thermals, Kim Baxter ressentait depuis quelques temps l'envie de s'échapper en solo le temps d'une expérience studio lui permettant de s'épanouir un peu plus encore, artistiquement parlant. Accompagnée par Chris Flanagan (Life At These Speeds), qui a co-produit l'album avec elle, Kim, a donc écrit et enregistré une dizaine de titres composant un premier opus solo mis en boîte à la maison dans sa ville natale, sorti en autoprod' par ses propres moyens au printemps 2012 et réédité un an plus tard par le label allemand d'Arms And Sleepers : Expect Candy Records. Le titre : The tale of me and you.

Les présentations sonores ne trainent pas. Refusant de s'embarrasser avec les courbettes inutiles et protocole pénible, Mademoiselle Baxter envoie son cocktail typé 90's en direct dans les enceintes et le résultat est instantanément enthousiasmant (le tubesque «Intelligent lovers»), d'autant que l'américaine accompagne le tout d'un joli petit filet de voix (l'éponyme «The tale of me and you»). Pop-noisy électrique, indie-rock fuselé, le tout est agréablement produit et on accroche avec une faci-

lité déconcertante. Une petite touche acoustique par ci («The afternoon»), une belle dose de voltage électrique et de décibels élégamment expédiés dans les enceintes («Devil on my side»), l'américaine assure sans jamais se défausser. Zéro complexe ici, Kim a l'expérience et le talent, ce qui donne une petite incartade indie-pop old-school et joliment surannée («Tallest tourist»), une petite torpille pop-noisy («Arc de triomphe») et toujours aucune fausse note à l'horizon.

Pas plus du reste que sur le charmant «The greatest» ou encore le bondissant «Impress me», au point que l'on se demande si Kim Baxter n'a pas commis l'album solo rêvé pour un premier effort discographique dans ce registre. Et ce n'est pas non plus avec l'intimiste et pudique «Oval frame» qu'elle ne vient décevoir. Toute en élégance et douceur velouté aux effluves délicatement 90's, la musicienne/compositrice/co-productrice de l'album s'offre un petit final explosif avant de conclure son album sur un «Flame ball of fire» de velours. Histoire d'être définitivement classe jusqu'au bout.

■ Aurelio

PaperScissors et Espace B
Présentent



**PAPER
SCISSORS**
Post-Rock Fest

31 | TOUNDRA
mars | THE PIRATE SHIP
QUINTET
PETRELS

01 | MY EDUCATION
avril | LOST IN KIEV
THE RANDOM MONSTERS

Espace B 16 Rue Barbanègre 75019 Paris | www.PaperScissors.fr



PELECANUS et



FANTASY

To real... (Autoproduction)



Fantasy, c'est la petite... fantaisie de deux Berline0.33 (Guillaume et Emilie) quittant momentanément le post-punk Lizardien de leur groupe pour une musique très épurée et hypnotique.

«It's just my fantasy», le premier titre, inaugure joliment les retrouvailles et place d'emblée To real.. comme un EP qui cumule les atouts : la re-découverte d'une voix singulière dans un registre plus sobre qu'il est toujours facile de comparer à Lydia Lunch, la grande prêtresse de l'underground new-yorkais, des pistes qui font bien plus que tenir la route et un propos musical à la fois rafraîchissant meets le délicieusement surannée. Écoute après écoute, «It's just my fantasy», comme les autres titres d'ailleurs, se révèle bien vite comme un p'tit tube électro-pop haut de gamme. La voix bien sûr, mais également les instrumentaux qui allient beat primaire et sonorités très 80's sont autant d'éléments de l'identité du groupe qui sautent aux oreilles. Une voix qui ne manque pas de sel sur une musique qui ne manque pas de sucre, et du bon sucre, en somme.

Les titres suivants continuent leur job de séduction, creusant toujours le sillon de la première piste, avec

une grosse préférence pour «Siren song», son beat turgescent et sa mélodie tenace au clavier, où l'on voit Emilie se frotter au français, rajoutant encore un surplus de désuétude à la cool. L'introduction très minimaliste de «The crossing» rappelle la beauté du Low période Drums and guns, avant que la piste ne regagne en vigueur. Enfin, «Gratitude», morceau en téléchargement libre sur le Bandcamp du groupe, parachève ce que l'on savait déjà, à savoir que l'on écoute là un projet bien prometteur. Signalons que l'artwork, même s'il ne plaira pas à tout le monde, a le mérite de capter le regard. Alors, admettons que le groupe n'a rien laissé au hasard, pour quoi deux petits points de suspension à To real..? Oui je sais, je suis chiant.

Note : il n'y a pas de split en vue, les deux musiciens remercient Fred, bassiste de Berline0.33. Ouf.

■ David

BLACK LIGHT BURNS

The moment you realize you're going to fall (Rocket Science Ventures / THC)



On ne le dira jamais assez, Cruel melody, premier album de l'excitant projet Black Light Burns et son casting 4 étoiles, avait tout d'un coup de Trafalgar à la maestria folle. Marquait-il pour autant la naissance d'un projet qui allait influencer sur la décennie musicale à venir ou, à défaut, imprimer durablement sa griffe sonore si efficace ? Curieusement, la réponse arrive quasiment six ans plus tard après un disque de reprises assez oubliable (à quelques exceptions près...) et un hiatus de plus de trois ans, Wes Borland, l'homme de base, âme et architecte du projet, désirant alors se consacrer à la renaissance de Limp Bizkit (vu le résultat, il aurait du et pu s'abstenir). Le titre est à rallonge, le line-up a changé au 3/4 et l'excitation au rendez-vous, parce que comme chacun sait, plus c'est long plus...

«How to look naked» déboule la fleur au fusil et Black Light Burns nous rappelle très vite qu'il n'y a pas que la taille qui compte mais aussi le goût. Punky, rentre-dans, catchy à souhait, ce n'est pas encore la panacée mais ça reste déjà plus crédible que certains des titres de l'album de reprises que Borland nous avait servi quatre ans plus tôt. On continue sur le même rythme et «We light up» avoine les tympans à très grande vitesse. Là, on sent que le groupe monte en pression. La preuve avec un «I want you to» cinglant et provocateur

à souhait. Rock lourd vs électro-punk, une puissance d'impact qui ravage les conduits, une décadence ouvertement assumée mais un résultat quelque peu trop racoleur par moments. Pourtant, on voit bien que Borland sait où il veut aller, entre «The girl in black» et «The colour escapes», mélangeant ainsi dans le même tube à essais clash rock électro-punk et quelque chose de plus tribal, à la fois élégant et vénéneux.

Non conventionnel dans son approche créative, parfois électrisant, d'autres fois plus décevant, The moment you realize you're going to fall est également une collection de torpilles rock indus qui renvoient régulièrement à Nine Inch Nails, la griffe Borland en plus (les mauvaises langues en seront quittes pour dire «le talent de Trent Reznor en moins...»), que ce soit sur «Tiger by the tail» ou «Your head will be rotting on spike», sans parler de la bombe «Splayed» et dans une moindre mesure l'efficace «Scream Hallelujah». On prend son pied donc et plutôt deux fois qu'une, sauf que Black Light Burns nous refait le coup de l'album de reprises, en remplissant sa tracklist avec quelques titres encore une fois parfaitement inoffensifs sinon complètement inutiles («Torch from the sky», «Because of you»). Comme si à trop vouloir en faire, il oubliait de sélectionner la crème de la crème en mettant dans le produit final tout ce l'ingéson a eu entre les mains pendant les sessions studio. Et quand cela donne «Bakelite», c'est clairement dispensable... ce qui est d'autant plus dommage que le groupe a encore dans ses cartons un «Grinning like a slit» efficace ou une élégante conclusion avec l'éponyme «The moment you realize...».

Verdict : une quinzaine de titres, c'était sans doute un peu «too-much», d'autant que ce côté fourre-tout voulu par Borland se révèle parfois un peu casse-gueule et donc un peu inégal, avec l'avantage de réserver quelques moments de rock à tendance industrielle, punk de très haute volée. Encore un petit effort, Wes, un album plus court, plus compact, tranchant... et on tiendra un Cruel melody 2.

■ Aurelio

IDIOT SAINT CRAZY

12.12.12 (Autoproduction)



Valentin Carette est bien connu de nos services parce qu'œuvrant depuis un paquet de temps dans le petit monde de la musique nordiste par le biais d'une foultitude de groupes (Scathodick Surfers, Yolk...) plus intéressants les uns que les autres. Idiot Saint Crazy est de ceux-là, un projet protéiforme et multi-étiquettes qui a bénéficié d'une lente maturation...

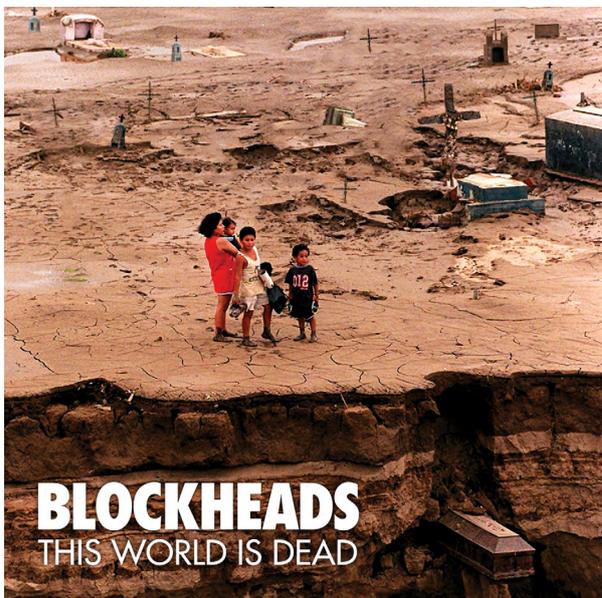
Le premier morceau, «Weltanschauung» combine clavier caressant, sillons guitaristiques et polyrythmie made in Meshuggah sur une longue plage qui séduit les oreilles, même celles allergiques aux démonstrations, comme les miennes. Un ovni qui combine à la fois une volonté d'accrocher l'auditeur sans pour autant céder à la facilité du formatage consanguin et complaisant. Le début de «I WTF» fait irrémédiablement penser au «Midlife crisis» de Faith No More puis poursuit la quête du premier morceau, en repartant sur une musique instrumentale qui use de riffs heavy et de rythmes concassés. Au petit jeu des influences, la piste Mike Patton semble se confirmer avec «The fragrance of love», un morceau dont les coups de buttoirs se révèlent particulièrement jouissifs avec les écoutes. Valentin a des influences, on ressent aussi des bouts de Primus sur «12.12.12», ne s'en cache pas et propose son melting-pot ambitieux et

personnel en retour. Ce qui ne gâche rien, c'est que les atmosphères sont également variées, Idiot Saint Crazy peut aussi flirter avec le blues déviant de Tom Waits sur «He'll wait», mais avec le feeling propre au musicien. Au fil des écoutes et des morceaux, il est difficile de ne pas penser que 12.12.12 est le disque d'un amoureux de la musique, de toutes les musiques. Une création de petit garçon qui s'émerveille devant les 500 galettes de sa collection, ne souhaitant absolument pas en choisir une dizaine parmi les étagères. En résulte un album aventureux (rock, metal, blues, électro et bien d'autres, échappant à mes petites compétences...) et cohérent qui peut s'adresser à beaucoup de chapelles et à différentes sensibilités. Néanmoins, avec quasi 80 minutes au compteur, il faut avouer que 12.12.12 est un sacré morceau à appréhender et il faut donc faire un effort d'immersion...

■ David

BLOCKHEADS

The world is dead (Relapse Records)



«Grindcore j'adore» disait un énième bichon spécialisé dans la daube frenchy vaguement populaire au sein des milieux branchés... euh, à moins que ce soit autre chose, bref, là n'est pas la question. Toujours est-il que les cultissimes Blockheads sont de retour avec un nouvel album sorti chez Relapse, LE poids lourd du gros hard qui tâche mais pas que (Baroness, Coalesce, Don Caballero, Fuck the Facts, Mumakil, Pig Destroyer...). Une sorte de consécration dans le milieu après deux grosses décennies d'équarrissage sonore et autres joyusetés brutales et surtout un come-back attendu sept ans après Shapes of misery sorti chez feu-Overcome Records.

The world is dead donc, bon, c'est simple : tu imagines un gang-bang entre le top 5 de l'UFC (Ultimate Fight Championship pour les geeks) et Zahia l'exploratrice? Ben là c'est pareil, avec des morceaux et tout. En clair, les frenchies ne sont toujours pas devenus des tendres et butinent Zahia l'abeille comme de vrais hommes. Et non pas des mecs qui se triment sur des pelouses en short, les cheveux gominés et la tronche de traviole. Passons encore. Parce qu'on pourrait s'attendre (et on l'aurait compris) à ce que le poids des années les ait fait s'assagir, mais tu penses..., il n'en est rien et c'est avec une grosse décharge de quelques 25 titres que

le groupe vient carboniser les enceintes. Du grindcore primal, de la violence séminale, de la brutalité pure érigée au rang d'art véritable, Blockheads expédie les sa-coches métalliques dans ta petite lucarne et le fait avec une implacable efficacité. Bienvenue dans le Fight Club, tu vas déguster.

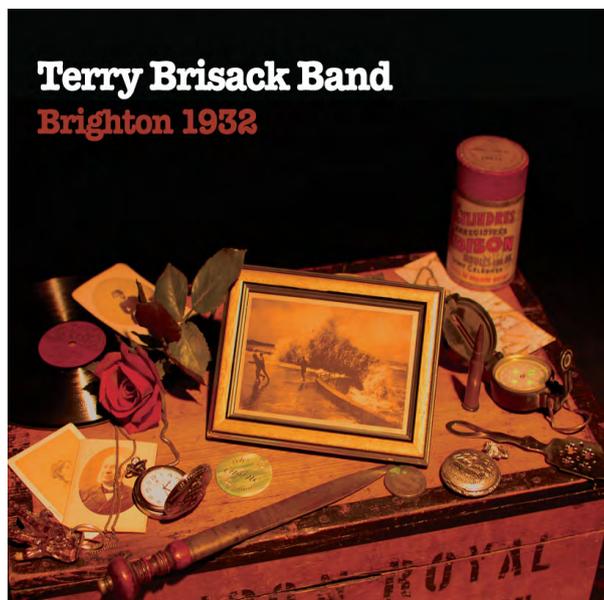
On part de «Deindividualized» et on arrive à «Trail of the dead» un peu comme on peut, d'un point de vue sensoriel s'entend, mais après s'être fait sauvagement essorer les conduits auditifs et tartiner les neurones façon destroyer. Les articulations en pièces détachées, les cervicales hachées menues et le reste, pas vraiment dans un meilleur état, Blockheads arrache tout sur son passage et piétine consciencieusement l'auditeur pour lui montrer qui est le patron. Un déluge de mitraille expédié à une vitesse folle, des titres qui font rarement plus de deux minutes et qui pourtant ont largement le temps de nous concasser les tympans, des beuglements par camions entiers, du grind, du crust, du hardcore, du punk... tout y passe. En bref, cet album, c'est le parfait manuel du métalleux pas (mais alors vraiment pas) content et qui a décidé, après vingt ans de carrière de poser ses c... sur les amplis et facturer l'album de grind ultime.

Tout ça pour dire qu'on ne sait toujours pas si effectivement The world is dead ou pas (apparemment non puisque les Mayas se sont gaufrés), mais par contre, on a sacrément mal aux cheveux.

■ Aurelio

TERRY BRISACK BAND

Brighton 1932 (La Cabine)



Comme son nom l'indique, le Terry Brisack Band est le groupe de Terry Brisack, un cow-boy du rock qui a croisé plusieurs bandes et jouer pas mal en solitaire. Depuis quelques années, il s'est entouré d'un organiste, d'un batteur et d'un bassiste pour faire vibrer avec davantage de relief ses compositions qui fleurent bon les racines du rock.

Étant donné qu'il offre beaucoup à la country et au blues avec son autre groupe The Honkytonkers, il laisse un peu de côté ses styles-là pour se rapprocher du rock amené sur le devant de la scène par de grands monsieurs (avec davantage d'attraction pour Bob Dylan que pour Elvis Presley) et multiplier les incartades sur les territoires voisins au cœur desquels on se réchauffe au folk autour du feu de camp ou grâce aux sonorités de l'orgue Hammond. Après un départ punchy et catchy sur «Victorian memories» (au passage, c'est un excellent choix de premier titre pour capter l'auditeur), Brighton 1932 prend une vitesse de croisière plus mid-tempo avec quelques ralentissements («Far o'er the deep blue sea», «Mrs Bradley») mis à profit par la guitare pour charmer son monde avec ses effets et sa mise en avant en solo.

Avant d'être chanteur, Terry Brisack est guitariste et si

son point fort est bien utilisé, il cherche certainement à en faire trop avec son point le plus faible. Il n'a aucun souci de justesse et un timbre accrocheur mais le bonhomme tente des variations qui passent moins bien que le reste, que ce soit vers plus de lourdeur («Christmas by the lakeshore») ou plus de légèreté («Hiroshima»). Son chant perd en qualité quand il s'éloigne de son registre de base et c'est bien dommage. Pour le reste, rien à redire, mêmes les petits habillages samplés ne dépareillent pas dans ce rock old-school décidément pas figé dans le passé.

Le Terry Brisack Band prouve qu'on peut encore faire du rock à l'ancienne en 2012 (et même 2013) sans être ringard ou complètement dépassé, de bonnes chansons restent de bonnes chansons, quelque soit l'année où elles sont écrites. Et même si tu n'es pas un dingue de l'Histoire du Rock et des illustres aînés qui ont bâti sa légende, à l'écoute de ce Brighton 1932, tu trouveras un petit «je ne sais quoi» qui te plaira et te fera passer un bon moment.

■ Oli

GLOWSUN

Eternal season (Napalm Records)



Ils sont du genre pas trop pressés les Glowsun, mais l'attente valait largement la peine. Pas moins de cinq années après l'excellentissime *The Sundering*, paru à l'époque chez le regretté label belge Buzzville Records, revoici les nordistes, dans une autre catégorie s'il vous plaît, puisqu'ils ont signé chez Spinning Goblin, soit la division stoner/desert-rock du label Napalm Records (*Karma to Burn*, *Monkey3* ou *My Sleeping Karma* tout de même...) livrant cet *Eternal season* toujours aussi haut en couleur que le précédent et désigné par l'un des membres du trio (dont c'est le vrai «métier») pour en faire un objet évidemment des plus classes esthétiquement parlant.

Musicalement, c'est à l'avenant et après une longue intro psychédélique enfumée («*Death's face*»), le trio lâche les riffs et barbouille les conduits de bon vieux stoner bien fuzzy au groove éléphantinesque. Orgasmique et jouissif, oui, mais classieux également. D'autant que ce road-trip stoner-rock psyché au pays des chamans se poursuit avec un «*Dragon witch*» aux vapeurs narcotiques et autres petites finesses hypnotiques qui ne vient certainement pas altérer cette lourdeur des guitares qui rappellent à toutes fins utiles que Glowsun a beau envoyer son auditeur dans un autre monde, il sait aussi faire parler le riff qui carbonise les amplis. Et le dé-

montre l'instant d'après avec un «*Lost soul*» de patron, comme ça, roots et sans le moindre début de complexe. Pas de doute, ici, on cause stoner pur et dur pour les inconditionnels du genre.

Une intro insidieusement languissante, psychédélique à souhait avant de laisser la place à une déferlante rock/stoner surpuissante, la production sied parfaitement à cette forme d'expression musicale et comme les Glowsun maîtrisent leur art à la perfection, l'auditeur vibre autant que le caisson de basse. Alors, certes, le segment exploré ici l'a été à maintes reprises avant eux et, disons-le, est assez balisé sinon étroit dans ses possibilités d'expérimentations, mais c'est aussi de part l'approche classique du genre que le trio nordiste parvient à imprimer sa marque. Sans se réinventer formellement ni se laisser enfermer par les limites inhérentes au style justement, sans non plus révolutionner le genre, mais en repoussant constamment ses propres frontières de manière à rendre l'ensemble terriblement explosif, résolument addictif («*Reverse*», «*The thing*») : en un mot comme en cent, passionnant.

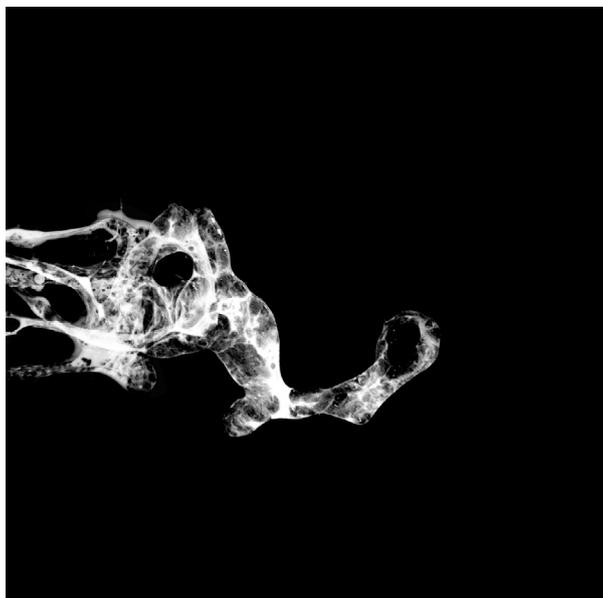
Quelques neuf titres (dont un «*From the sky*» au groove monstrueux ou un «*Sleepwalker*» aux boucles rock aliénantes), pour tout de même 54 minutes de musique que l'on ne voit strictement pas passer (mention spéciale à un «*Monkey time*» aux lames stoner acérées et qui verrouille la platine pendant six minutes qui en paraissent trois), les Glowsun ont fait avec *Eternal season* ce qu'on attendait d'eux : ce qu'ils savaient déjà faire avant. Oui, mais en mieux.

PS : il y a également un morceau-bonus (le neuvième puisqu'on n'a parlé que des huit premiers mais bon, on ne va pas tout te dire non plus).

■ Aurelio

SAFFRONKEIRA

Tourette (Denovali Records)



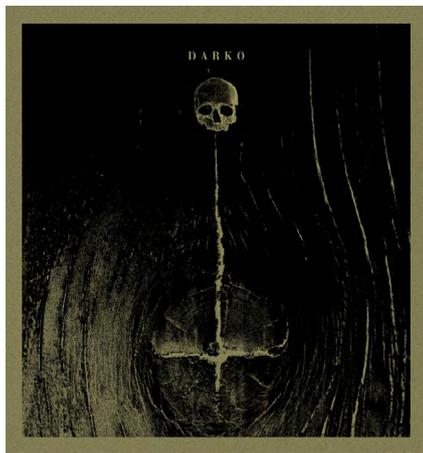
On avait découvert le petit prodige de l'expérimentation électronique italienne Eugenio Caria à l'été 2012 par le biais d'un double-album, *A new life*, compilant l'intégralité de ses travaux depuis la naissance du projet pour lequel il prend le pseudo de Saffronkeira. Le revoici moins d'une année plus tard avec un album «simple» toujours paru chez l'incontournable label «qui sort 3 disques par mois minimum et n'a peur de rien» : Denovali Records (Bersarin Quartett, Sankt Otten, Talvihorros...). Et rien qu'avec son titre, *Tourette*, on se dit bien que la plongée dans l'univers du sarde sera fascinante.

Et elle l'est, dès l'énigmatique «First steps», truffé de petites fantaisies sonores et porteur d'un minimalisme intrigant. L'auteur semble prendre l'auditeur comme patient afin de l'étudier et le diagnostiquer sous toutes les coutures. Expérimenter sur lui une vision quasi inédite de son travail. «1859-1904», évoque clairement cette fois le trouble neurologique dont il est question dans le titre d'album (et qui lui sert de fil conducteur) en renvoyant à la biographie du professeur qui a donné son nom à la maladie. L'architecture sonore se complexifie alors, Eugenio Caria multipliant les fausses-pistes, entremêlant ses collages bruitistes pour enfanter d'une véritable mosaïque ambient/électronique organique

[«Motion»] aux multiples niveaux de lecture.

Le résultat est assez insaisissable, parfois minimal à l'extrême [«Fragile», «Insensible crash»], régulièrement tortueux [«The disease»] et nécessite un véritable effort d'immersion en son sein, un investissement personnel conséquent de la part de l'auditeur, lequel doit appréhender les bricolages parfois quasiment imperceptibles d'un Saffronkeira qui va ici au bout de ses idées. Le jusque-boutisme emmené jusque dans ses retranchements, ce qui rend parfois l'album un peu abscons, agaçant même, mais aussi magistral d'inventivité (l'excellent «The hope»), preuve de l'étonnant talent de son auteur pour faire jaillir des pépites de l'inattendu. Pour créer quelque chose avec une thématique aussi forte que complexe, surtout vu son registre musical, tout en parvenant à rester cohérent malgré une prise de risques importante. Limite trop... mais en même temps libératrice d'un point de vue de l'art avec un grand A.

■ Aurelio



DARKO

Darko
(Autoproduction)

Ne jamais se fier à une pochette... Celle proposée par Darko pour son EP éponyme fleure bon le black métal sataniste enregistré au fin fond de la forêt scandinave... Et comme le nom Darko n'évoque pas forcément la clarté d'un champ de fleurs, on a de quoi être retourné par la douceur qui émane des trois titres de ce disque se révélant être un petit bijou. Un diamant brut caché dans une mine sombre, une pop translucide emmenée par une voix étincelante, des riffs soignés, une rythmique organique et des éléments électroniques pertinents. En seulement trois compositions, Darko émeut et séduit, que ce soit avec un titre électrisant («Wknss»), un autre à l'atmosphère plus chargée («From above») ou avec un dernier ensorcelant («It's ok»). La voix me rappelle parfois la douceur dont est capable Matthew (celui de Nada Surf hein, pas de Muse!), une voix capable de guérir tous les maux. Toute cette magie ne pourrait opérer sans une production très propre signée Robin Plante / Antoine Gaillet (eNola, Arman Méliès, M83...) et désormais c'est en salivant que j'attends la suite... Vite !

■ Oli

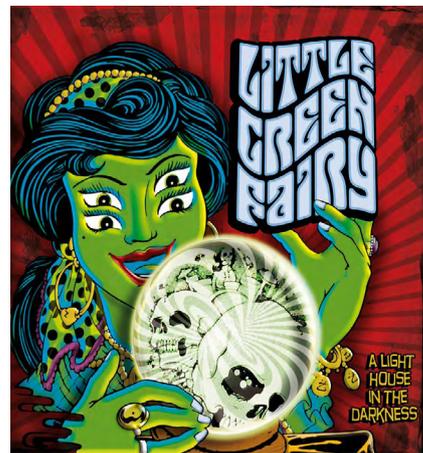


JUNE HILL

Blue shine in the moonshine
(Autoproduction)

L'histoire de June Hill est assez simple : 4 garçons (dans le vent) se retrouvant d'un point de vue artistique autour de leur amour commun et immodéré pour la pop anglaise, une idée assez arrêtée du folk à l'américaine et quelques accents rock pour composer des morceaux ensemble et les jouer sur scène, leur territoire d'expression préféré. Un premier effort discographique plus tard (l'EP Excuse my french sorti en 2011) et les voici qui finissent de s'excuser de ne pas être anglo-saxons avec un deuxième jet joliment titré Blue shine in the moonshine. Une demie douzaine de titres joliment bariolés pour sonner à la fois pop, folk et rock avec une identité mélangeant la musique d'outre-Manche et celle d'outre-Atlantique, avec une petite griffe toute personnelle qui fait tout son charme, le groupe évolue dans un registre assez accessible, mainstream même, mais n'est pas pour autant racoleur. Plutôt rock western, folk de saloon ou pop sortie du bayou (l'éponyme «Blue shine in the moonshine», «Brand new day»), le cocktail des frenchies se révèle aussi frais qu'enlevé, délicatement bluesy et intelligemment pop-rock. Fort sympa-

■ Aurelio

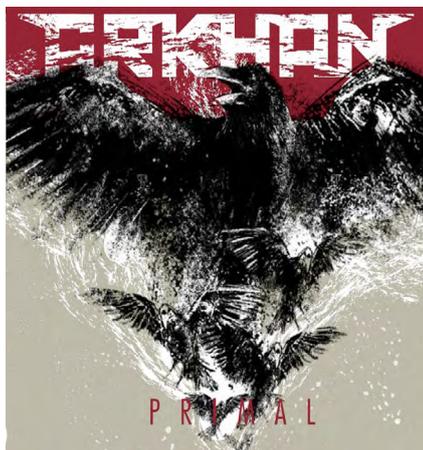


LITTLE GREEN FAIRY

A lighthouse in the darkness
(Claris Records)

Rauky (ex-Tabasko, ex-Sonic Assassin) continue de faire de la résistance avec Little Green Fairy qui doit en être à son quatrième album studio avec ce A lighthouse in the darkness. Rock'N'Roll à l'ancienne avec une grosse rasade de punk mais aussi des sons clairs, le trio continue ses aventures discographiques sans se soucier de foutre deux reprises des Ramones parmi ses neuf titres (le «I Believe in miracles» adoré par Pearl Jam mais aussi «I won't let it happen») ou d'avoir un son assez léger. Je dirais même trop léger pour ma part car quand on envoie des morceaux avec une voix éraillée et des riffs bien décochés, il ne faut aligner les potards au niveau des quelques passages doux et agréables mais bel et bien envoyer la sauce, il faut que ce soit gras et lourd et pas seulement saturé pour que ça fonctionne de bout en bout. Si tu aimes les années 70 et leur son, tu te retrouveras dans cet opus, si tu préfères le stoner «moderne», tu resteras sur ta faim et passera ta route car ne compte pas sur les Sétois pour faire un truc «à la mode» !

■ Oli

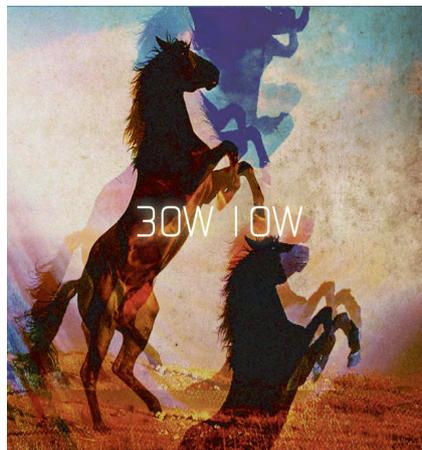


ARKHAN

Primal
(Monkey Records)

4ème album pour Arkhan, relativement méconnu malgré leurs huit années de carrière. Hyper-vitalité de la scène locale oblige, le death helvète se laisse aussi aisément pénétrer que du gruyère maison et fait en outre preuve d'une solide efficacité question «démolition auditive». Merci la production qui comme souvent avec ces gens-là donne dans la brutalité corrosive viscérale. Sachant qu'en terme d'agression métallique pure, le quartet est au rendez-vous, le résultat s'enfile comme papa dans maman. L'exécution solide et Arkhan fait le job jusqu'à se payer un petit délire avec la très électronique et putassière (mais volontaire) intro de «The last resonance» qui sonne comme un mauvais trip de DJ has-been sous LSD avant que les moshparts et les séquences de double-pédale agrémentée d'abolement vocaux taille patrons ne remettent l'église au milieu du village. Et le groupe d'expédier une huitaine de sacoches death-metal qui tartinent les tympans bien comme il faut (mentions spéciales au sulfure «You, monster» ou au musculeux «Shutdown») avant la séquence de grosse défonce métallique sur le très viril et bien death'n'roll «Lolita». Efficace.

■ Aurelio



BOW LOW

30W 10 W
(TFT Label)

L'association-label normande TFT Label, qui compte notamment Noid parmi ses artistes, continue de soutenir vigoureusement sa scène rock locale. Parmi elle, Bow Low, un petit groupe bien sympathique dont la première touche s'est faite via un single qui sans détour a fait mouche, «Little river». Ce titre pop distingué alliant exotisme et groove imparable est hanté par les fantômes du rock anglais (citons au pif David Bowie et The Smiths), le tout parsemé de petites touches de claviers nous rappelant que le revival de la synth-pop n'est même plus un effet de mode. Quoi de mieux pour commencer les présentations ? 30W 10W, troisième disque des Caennais, nous plonge donc dans cette dualité pop où faire du neuf avec du vieux n'est pas forcément synonyme de catastrophe, surtout quand la production de Guillaume Doussaud (Aussitôt Mort, The Elektrocution, Headcharger) donne du crédit à l'ensemble. On apprécie les références aux bandes sonores de western des années 60 sur certains titres et ce petit clin d'œil fortuit en guise de conclusion («Sympathie for you») aux voisins bretons de The Craftmen Club.

■ Ted



SCORCH

One big loss for man one giant leap for mankind (Head Records)

Enregistré en 2010, il a fallu aux Scorch attendre deux ans de plus pour voir sortir leur nouvel album One big loss for man one giant leap for mankind mais en 15 années d'activité, les Montpellierains en ont vu d'autres et balancer l'opus un mois après la fin du monde (ahah) colle bien avec l'ambiance apocalyptique du disque. Le groupe livre ici tout ce qu'il a récolté depuis la fin des 90's, telle une éponge qui se serait imprégnée du métal servi ces deux dernières décennies : les Héraultais renvoient leur truc avec autant d'influences néo que hardcore, électro que death, indus que thrash... En français comme en anglais, ça tire de tous les côtés et si on est très sensible à certains passages qui butent, d'autres eux-peuvent quelque peu... rebuter. Soit ils correspondent moins à nos amours (les parties néo-métal auraient pu fonctionner il y a 10 ans, aujourd'hui, ça sonne «daté»), soit ils sont moins bien contrôlés comme par exemple les parties claires de «lt», handicapées par un chant.. chancelant. C'est donc par un saut dans le passé sonore que Scorch nous propose sa vision du futur avec ses bons et moins bon côtés.

■ Oli



CARRY-ALL

Drink it yourself
[Ammonia Records]

Sacrée mondialisation ! Elle nous apporte via une boîte de promotion allemande et anglophone un combo italien influencé par des groupes américains jouant un style inspiré à la fois de musiques provenant d'Angleterre et de Jamaïque. Ce groupe, c'est Carry-All et leur style, c'est le ska-punk. Côté références, on pense aisément à Less Than Jake, Rancid et Mad Caddies et s'ils ont 10 ans d'expérience, ils sont quasi repartis de zéro en 2011 après un changement de bassiste et de batteur. C'est quasi en autoproduction (tout de même aidé d'Ammonia Records) qu'ils ont sorti Drink it yourself, un titre à la NOFX évocateur de leur goût pour la fête et le Do It Yourself. Musicalement, c'est carré, mélodique, accrocheur et cuivré à souhait. Si tu cherches à refaire le plein d'énergie et à ensoleiller ton quotidien, tu peux donc prendre une rasade de cet opus qui passe tout seul, à part éventuellement quelques hoquets sur des chœurs pas toujours adroits («It doesn't matter»). Enfin une rasade seulement car c'est à enquiller avec modération, abuser de ska punk pouvant facilement en dégoûter les consommateurs non réguliers.

■ Oli

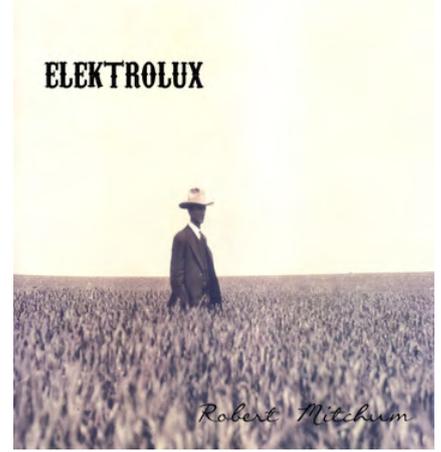


PARACHUTES

Blueprints
[Redfield Records]

Après trois albums en 2006, 2008 et 2009, des dizaines de concerts en compagnie de Boysetsfire, Killswitch Engage, Rise Against ou Underoath, le quintet allemand Parachutes semble ne pas réellement parvenir à s'exporter outre-mesure au-delà de ses frontières (à quelques exceptions près toutefois). Pourtant, la formation emo-rock alternatif/punk sait y faire au rayon petites pépites qui viennent jouer les sangsues sur nos membranes auditives avec des titres du calibre de «Comas» ou «Let me build a bridge and tear it down». Entre power-rock lourd et incisif, envolées émo-rock et motifs mélodiques qui viennent tâter du tube, le groupe fait l'étalage d'un savoir-faire à tout épreuve («Dark waters»). Guitares puissantes et chant fédérateur («Mirror universe», «Shard collector», «The downfall»), les Parachutes distillent leur venin sonore à coups de fulgurances punky, accents rock virils et quelques lignes instrumentales à l'efficacité classieuse bienvenue. En clair, encore un joli pari réalisé par Redfield Records, le label derrière lequel on retrouve déjà Nations Afire, Face Tomorrow ou Mutiny on the Bounty. On valide.

■ Aurelio



ELEKTROLUX

Robert Mitchum
[Soviet Twist]

Il y a 6 ans, on avait consacré un «mp3 de la semaine» à ce trio marseillais qui n'a rien d'électro et qui se complait davantage dans la crasse et la poussière que dans le luxe. Ces cowboys du rock sortent un nouvel album, toujours en vinyle (édition limitée à 300 exemplaires), avec un joli artwork et une révérence à Robert Mitchum qui tranche avec leur imagerie jusque là plutôt soviétique. L'acteur ricain a le droit à un titre à la fois cool et pesant (comme son voisin «Omar killed me») ambiance histoire racontée près du feu de camp de David Eugene Edwards (16 Horsepower, Woven Hand). Loin d'être toujours posé, Elektrolux c'est aussi des chevauchées explosives («Nova express», «Lobsters», «Sleepin' beauty»...) et la capacité à fondre dans leur rock garage des instruments aux sonorités marquantes tel l'orgue de «Drummer's sideburns» ou le saxophone de «40 watt bulb». Les mecs sont un peu fous, y compris dans l'écriture de certains titres («Stare» et son arrière-goût de Jim Morrison lézardé) mais force est de constater que l'ensemble est cohérent et mérite le petit investissement !

■ Oli



MAGOA

Animal
[Klonosphère]

Après un premier album sorti au printemps 2011, les Magoa sont retournés au Kallaghan Studio (qu'ils squattent depuis 2008 et leur première démo) pour mettre sur bande plusieurs titres regroupés sur un EP intitulé Animal. Et la bestiole incarnée par le démon, c'est plutôt du genre avec des griffes et des dents acérées. Les guitares sont bien félines et rugissantes entre puma et lion, les rythmes ont eux plus de poids comme de coffre et défendent méchamment leur base comme le plus lourd des périssodactyles ; quant au chant, l'analogie se tourne vers le taureau car ça beugle sévèrement dans le micro ! Au bestiaire, tu ajoutes un peu de requin («Sharks») histoire de te faire peur jusque sous l'eau et la visite du zoo est presque déjà terminée. Ça s'est fait à fond de balle, sans trop de fioritures car l'essentiel est dans le blast. Bestial, Magoa vise plus la mâchoire que l'esprit pour obtenir le K.O. technique. En plus des 6 titres, un code dans le digipak donne accès à la partie «membres» de leur site web et un titre bonus «Let's die (on saturday night)» avec, pour l'anecdote, Shawter de Dagoba en guest métallique.

■ Oli



HAUT&COURT

La vie
[autoproduction]

Expéditif. Comme la mise à mort d'un pendu, pas le temps de souffrir. «Haut» pour qu'il soit vu de tous et «court» afin d'économiser de la corde. Cette métaphore sied si bien à ces Strasbourgeois, parce qu'en douze minutes, durée relativement (très) courte, ils arrivent à démontrer leur honorable savoir-faire en matière de boucherie sonore dans un style proche du crust-punk et du mathcore. La vie, en somme, c'est un peu comme si Wolfbrigade rencontrait The Dillinger Escape Plan le temps d'un split. Rapides et lourds, les titres de Haut&Court se suivent dans une course folle qui laisse peu de place au relâchement, seul instant où les guitares peuvent encore respirer en bavant allègrement en fin de piste. Car chez ces Strasbourgeois, la basse n'est pas vraiment la bienvenue, eux préfèrent plutôt miser sur les cassures rythmiques et blastbeats de folie accompagnés de déflagrations de riffs entrecoupés de petites harmoniques et de soli très furtifs, sans parler du chant guttural qui en deviendrait presque anecdotique tant le reste l'emporte sur tout.

■ Ted



THE BRONX

IV
[Ato Records]

Après trois albums bien accueillis, un capital sympathie conséquent, des lives enflammés et un side-project rigolo (Mariachi El Bronx), les angelinos de The Bronx reviennent avec un quatrième album dont le titre fleure bon la créativité puisqu'il s'intitule... IV. Oui, tout simplement.

Et franchement, la créativité de The Bronx, on s'en bat les testicules comme de l'an 40 : tout ce que l'on leur demande après tout, c'est d'envoyer de la décibel grisante dans nos oreilles et c'est ce qu'ils vont s'échiner à faire plutôt bien dès le premier titre «The unholy hand». Le groupe démarre sur les chapeaux de roues avec un titre percutant, un riff qui se retient easy, une voix braillarde mais pas trop, une section rythmique qui a le feu au cul, bref, tout ce que l'on désire d'un groupe comme The Bronx, The Bronx nous le donne avec générosité durant 14 titres qui dévieront pas, ou vraiment très peu, de la recette habituelle. Oui, The Bronx, c'est sensiblement toujours pareil même si le groupe s'est éloigné de la rugosité des premiers méfaits, un peu routinier mais franchement, la routine c'est parfois bien. Plaisir garanti à chaque écoute.

■ Cactus

65DAYSOFSTATIC

We were exploding anyway (Hassle Records)



Réinvention par nécessité. Voilà en trois mots comment on peut définir We were exploding anyway par 65daysofstatic, jusqu'alors LE spécialiste de la cause post-rock électronique et survolté. Un cocktail explosif qui avait pour constante de faire voler en éclat les codes d'un genre par trop souvent cloisonné et devenu par la force des choses parfois un peu poussif. Mais ça c'était avant. L'hybridation absolue pour seule définition, les Anglais mélangent ce qu'ils faisaient par le passé avec une énorme dose d'electronica, assaisonnent l'ensemble d'un rock frondeur digitalisé et envoient la sauce comme ça, sans prévenir.

Le résultat est détonnant : on se demandait parfois à quoi pourrait ressembler Mogwai dans vingt ans après avoir frayed avec The Prodigy, on a la réponse en avance sur le futur via des tubes du calibre de l'imparable «Crash tactics», du proto-futuriste «Dance dance dance» ou de l'inaugural «Mountainhead». Aphex Twin, Radiohead ou M83 passent dans le mixeur d'un 65dos qui «synthétise» le tout avec un esprit punk, une hargne électrique dopée par des machines qui enflamment délicieusement les amplis («Weak4»). Instru et arrangements s'entrechoquent violemment à coups de drum'n'bass musclée, le groupe laisse de côté l'étiquette ambient/

post-rock pour la reprendre (un peu) quelques instants plus tard («Come to come») et poursuit son cheminement créatif sans sourciller. Bluffant.

Que ce soit dans l'électronique clasy et outrancière («Go complex») ou dans quelque chose de plus feutré et élégant («Piano fights»), le 65daysofstatic 2.0 pulvérise les étiquettes musicales et évolue désormais dans l'oeil d'un cyclone créatif qu'il a lui-même initié. Une tornade sonore revitalisant le post-rock mutant d'un quartet qui fait à peu près tout ce qu'il veut avec une maestria étourdissante («Debutante»), osant même un final à l'exubérance électro folle mais à l'intensité virtuose («Tiger girl»). Preuve que si cette mini-révolution au sein de son univers musical était dictée par l'impérieuse nécessité (évoquée plus haut) de ne pas se répéter encore et encore, le groupe a su intelligemment métamorphoser sa musique, tout en conservant l'énergie et l'inventivité primale qui faisait toute la puissance de son songwriting originel.

Electrisant.

■ Aurelio

BLACK LIGHT BURNS

Cover your heart and the anvil pants odyssey (l'am : Wolfpack)



2008, un an après l'excellent Cruel melody, aussi attendu que remarqué, et loué pour ses qualités intrinsèques, Black Light Burns fait comme Ministry et son excellent Cover up en capitalisant sur le succès de son effort discographique inaugural pour livrer une collection de reprises (agrémenté de matériel inédit original). Du Lard (le groupe hardcore/punk/indus-metal de Jello Biafra - Dead Kennedys et Al Jourgensen - Ministry) avec une reprise particulièrement tranchante d'un «Porkboy» terroriste et explosif à souhait ; du Sisters of Mercy plutôt honorable avec la relecture de «Lucretia my reflection» un poil trop scolaire mais honorable ; ou une excellente version revisitée du très sexuel «Rid of me» de milady PJ Harvey, l'initiative semble plus qu'appréciable.

Economiquement, profiter du filon ouvert par son premier album est une riche idée. Créativement, ce n'est pas toujours aussi pertinent : certes la cover du «On the bound» de Fiona Apple est tout autant à croquer que son interprète originelle, mais le «Hungry like wolf» de Duran Duran revu et corrigé par Black Light Burns résonne comme un anachronisme musical douteux au XXI^e siècle. Et autant «The art of self-defense» de The Jesus Lizard qu'«I am the sun» des Swans, tous deux passés dans le mixeur de Borland et sa bande, sont bien inca-

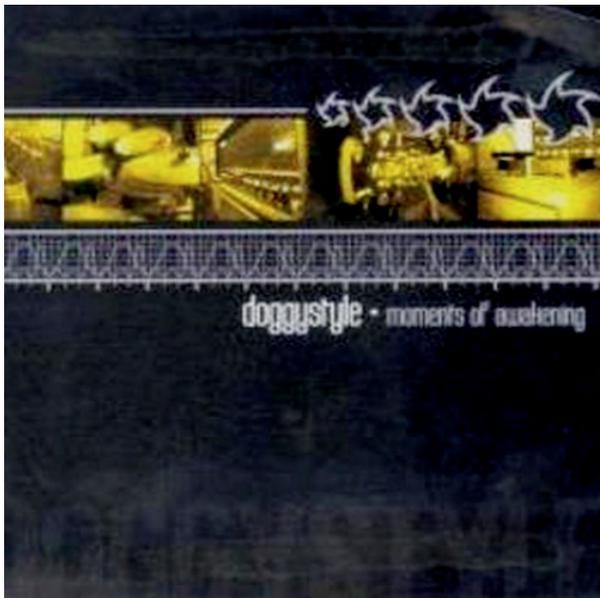
pables d'atteindre ne serait-ce que la cheville de leurs modèles. La comparaison est parfois difficile mais c'est le risque aussi de vouloir réinterpréter ceux qui inspirent l'auteur. Ce que l'homme de base de BLB semble comprendre en s'offrant alors une relecture de son propre travail parfait en reprenant le carnivore «Blood red on fire» de son ancien propre projet d'antan Big Dumb Face. Solide.

On se rend compte que c'est donc au petit bonheur la chance et que si Borland est capable de mener son projet d'une main de maître, dévorant la platine sur le fougueux (doux euphémisme ?) «Search and destroy» d'Iggy and the Stooges, ou de donner dans une platitude presque gênante lorsqu'il verse dans le remplissage avec ses painting songs (sorte d'essais vaguement expérimentaux et sans intérêt sinon celui de venir gonfler le tracklisting), on a peu à près une chose sur deux de tomber sur quelque chose d'intéressant. Voire moins dans ce dernier cas, parce que, avec «Zargon morfoauf», «Vennisou» ou «Zlitchufdux», autant d'objets sonores non identifiables dont le seul intérêt réside dans l'utilisation de la fonction copier-coller du clavier de l'ordi pour les évoquer, on peut tout aussi bien jeter les pistes avec l'eau du bain. Et comme les chutes de studios, datant de Cruel melody, qui viennent là aussi compléter l'album ne sont... que des esquisses d'on ne sait trop quoi, mises en boîte à l'époque par Ross Robinson, on se rend compte qu'à part son titre à rallonge, Cover your heart and the anvil pants odyssey n'est à quelques exceptions près qu'une idée plutôt finaude pour faire vibrer le tiroir-caisse sans trop avoir à se fouler.

■ Aurelio

DOGGYSTYLE

Moments of awakening (Overcome Records)



Si tu es lecteur assidu du webzine, tu sais déjà que Doggystyle et Headcharger sont intimement liés puisqu'il s'agit quasiment du même groupe au niveau des membres. Doggystyle s'est créé en 1997, le premier éponyme d'Headcharger sort en 2005. Entre-temps, le groupe sortira, entre autres, cet EP qui, s'il est perfectible à bien des égards, nous prouve que la formation qui accouchera de l'excellent Watch The Sun quelques années plus tard, a déjà trouver un sillon à labourer et une identité pour pulvériser nos oreilles. .

Moments of awakening s'ouvre avec un sample en intro («in the beginning») qui donne un ton déjà froid et glauque. Rien de mieux pour affronter «Control». Si le départ sur les chapeaux de roues me plaît bien, j'ai eu du mal à accrocher avec les voix en fond, les riffs un peu trop lents, voire parfois néo, trop datés. «Salvation» était déjà plus convaincant. La voix raclée et celle aspirée font toujours leurs effets, les guitares bien présentes donnaient un coup d'accélérateur sans oublier une basse bien sentie et une batterie bavarde. Gros breaks, «My way, my life are my choices», et des bonnes mosh part qu'on aime, que du bon ! Schéma type du reste des titres, ça fonctionnait et on ne leur en veut pas. Doggystyle amorçait un style pas forcément original mais qui séduisait, un peu lent parfois et assez lourd. On retrouve

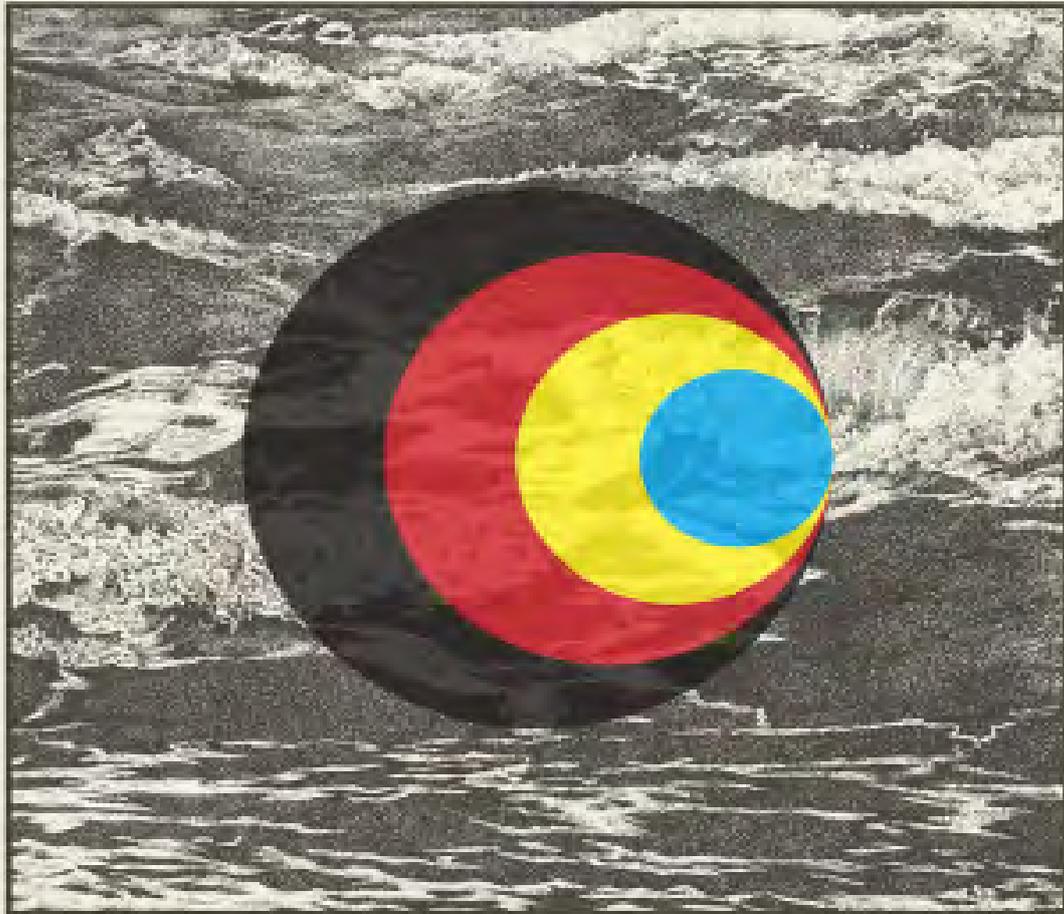
les grattes bien saturées sur «Self pride», un titre qui traînait et t'emportait dans son déferlement bruitiste. Sur «Time to change» ou «Away» on avait le droit à une batterie qui s'énervait, bien furieuse, c'est ici un élément qu'on ne pouvait mettre de côté. Dommage pour «Away» mais j'ai vraiment eu du mal avec les chants clairs. C'est pourquoi mon coup de cœur était incontestablement «Friends and family». Rappelant un Reprisal pour les grattes, le titre se débat admirablement avec une voix qui alterne chants raclés graves, voix deaths à la Arkangel et voix parlées, sans oublier des coups de double pédale bulldozer, la basse en fond et une rythmique rapide, accrocheuse qui, à mon avis, doit faire très mal en live. Plus dans la même lignée «Slaves» rentre dans le jeu sans brusquer, le rythme semble menaçant, on attend le coup de semonce qui tarde. La composition enchaîne, s'enhardissant, de plus en plus destructive, agrémentée de chœurs. «For the love of» termine le CD, endiablée, efficace et presque plus calme comparée aux précédentes, bien que les sonorités soient tout de même grasses et sans retenues, avec une accélération marquée au milieu du titre ! Moments of awakening me laissait un avis mitigé quant aux premiers titres, il semblait que le cd se découpait en deux parties, surtout après «Friends and family». L'agression était alors imminente, Doggystyle assurait et va nous le prouver avec la seconde mouture du groupe intitulé Headcharger.

Sous ce nom, le groupe va enquiller d'excellents albums, notamment Watch the sun qui les fera connaître aux oreilles indés de l'hexagone, l'éponyme servant plus de transition à Doggystyle. La suite de l'histoire, c'est un groupe qui continue son petit bonhomme de chemin (et quel chemin !) avec des albums tout aussi marquants (The end starts here, Slow motion disease) et des participations à des festivals d'envergure internationale (Dour, le Sonisphère). Il se murmure qu'Headcharger bosse sur un nouvel album, c'est donc une affaire à suivre.

■ David

HIBOOKING PRESENTS

COILGUNS



C O M M U T E R S

F E B R U A R Y - 0 2 - C L E R M O N T - F E R R A N - F R A N C E - R A Y M O N D
 F E B R U A R Y - 0 3 - T O U L O U S E - F R A N C E - D Y N A M O
 F E B R U A R Y - 0 4 - L Y O N - F R A N C E - W A R M A U D I O
 F E B R U A R Y - 0 5 - P A R I S - F R A N C E - L A - C A N T I N E
 F E B R U A R Y - 0 6 - H A Z E B R O U C K - F R A N C E - S H A K A - L A K A
 F E B R U A R Y - 0 7 - H J I M E G E M - H O L L A N D - O N D E R B R O E K
 F E B R U A R Y - 0 8 - U T R E C H T - H O L L A N D - A C U
 F E B R U A R Y - 0 9 - E S S E N - G E R M A N Y - C O F F E E C O R N E R
 F E B R U A R Y - 1 0 - D R E S D E N - G E R M A N Y - C H E M I E F A B R I K
 F E B R U A R Y - 1 1 - G O D Y M I A - P O L A N D - D E S D E M O N A
 F E B R U A R Y - 1 2 - L E I P Z I G - G E R M A N Y - G O N N E - I S L A N D
 F E B R U A R Y - 1 3 - L A N D A U - G E R M A N Y - P A T A L
 F E B R U A R Y - 1 4 - G E N E V A - S W I T Z E R L A N D - E C U R I E
 F E B R U A R Y - 1 5 - G O L B E T - F R A N C E - A R T I S T E
 F E B R U A R Y - 1 6 - L A - C H A U X - D E - F O N D S - S W I T Z E R L A N D - B I K I N I - T E S T

T O U R 2 0 1 3

COILGUNS - COMMUTERS
 OUT FEB. 22ND (SAS) / FEB 29TH (EUROPE) 2013
 ON PELAGIC RECORDS





DANS L'OMBRE > FRANÇOIS NOBLECOURT

C'est un mangeur de kiwis qu'on met en lumière cette fois-ci, s'il a près de 2500 amis sur Facebook, c'est qu'il est sympa et ultra actif dans le monde du rock, des festivals et du spectacle (bon) vivant. François Noblecourt est un ch'ti qui n'en veut, un mec qui en partant de rien a réussi à monter l'un des plus gros festoches de rock au Nord de Paris !

Quelle est ta formation ?

Je dispose d'un DUT Génie Mécanique que j'ai eu en 2002 et après avoir repris mes études en 2009, j'ai pu obtenir une Licence Professionnelle Infocom sur Lille III.

Quel est ton métier et quelles sont tes activités dans le monde de la musique ?

J'ai plusieurs cordes à mon arc, je suis chargé de communication et d'administration dans la Compagnie Zigmatik qui fait principalement de la chanson, du théâtre et du clown. Je fais de la régie de tournée principalement pour Klakomaniak et des groupes japonais du label Bishi

Bishi / Ankama Music. Je bosse sur différents postes tels que assistant presse, runner, backliner, merchandiser, régisseur non technique... sur pas mal de concerts dans le Nord et festivals d'été (Hellfest, Main Square Festival, Japan Expo, Vieilles Charrues, Rock en Seine). Et je m'occupe enfin de la communication, de la production et d'une partie de la programmation du BetiZFest basé sur Cambrai. Festival qui arrive d'ailleurs à grandes enjambées à la mi-mars.

Ca rapporte ?

Oula, financièrement on va dire que j'arrive à survivre tous les mois. Mais c'est surtout humainement que ça apporte beaucoup. j'ai pu rencontrer une multitudes de gens sympatiques, ou pas d'ailleurs (rires) sur les festivals ou en tournée. Personnes avec qui j'essaie de rester en contact au maximum, mais mon emploi du temps chargé ne le permet pas toujours. Je suis heureux d'avoir pu changer de boulot car il y a quelques années, j'étais dessinateur en bureau d'études et j'ai maintenant la chance de pouvoir vivre de ma passion ainsi que des

expériences exceptionnelles et de faire de nombreuses rencontres.

Comment es-tu entré dans le monde du rock ?

Je suis rentré dedans en créant mon propre site web car il y a quelques années, on avait du mal à centraliser toutes les informations et concerts du cambrésis. Et au fur et à mesure, on a créé l'association et commencé à organiser nos propres concerts, avec les copains.

Une anecdote sympa à nous raconter ?

L'année dernière, alors que j'étais régisseur de l'espace VIP d'un gros festival d'été, une de mes staffs, une petite nana rigolote, pleine d'entrain, est allée mettre les sacs poubelle pleins d'un prestataire qui faisait du cochon grillé à la broche, dans la benne commune. Et un de ces sacs s'est déchiré juste dans l'allée d'accès des VIP. Elle est venue me chercher en courant car ça la dégouttait de la prendre la tête du cochon tombée par terre. Je te laisse imaginer la tête des bobos qui voyaient le tableau juste avant l'entrée de l'espace VIP. (rires) Je précise que ce n'était pas au Hellfest, bizarrement ça aurait moins choqué !

Ton coup de coeur musical du moment ?

En ce moment, j'écoute en boucle Crossfaith et Rise of the Northstar. Crossfaith qui est un groupe japonais de Metal Electro qui m'avait mis une claque lorsque je l'ai accueilli en novembre à Japan Expo Bruxelles. Rise of the Northstar, pour les avoir programmé au BetiZFest et parce que j'adore leur univers mêlant NY Hardcore et culture japonaise. Anti-Flag, Bomb Factory, Maximum the Hormone, Royal Republic, Skindred passent aussi souvent dans les platines ces temps-ci.

Es-tu accro au web ?

Oui, un peu trop à mon goût. De par mes activités, je reçois 100 à 150 emails par jour, c'est donc difficile d'être coupé de la toile pendant plus d'une semaine. De plus, je suis vraiment fan des nouvelles technologies et suis à l'affût de THE bonne idée en terme de communication et e-marketing.

A part le rock, tu as d'autres passions ?

Avant que mon emploi du temps devienne celui d'un ministre, j'en avais. Je faisais un peu de jeux de rôles et de plateau. J'essaie de consacrer mon temps libre à voir les copains et à jouer à quelques jeux de société.

Tu t'imagines dans 15 ans ?

Non avec la conjoncture actuelle, c'est difficile de savoir

où on sera dans 10 ou 15 ans, surtout dans le monde de la musique. L'arrivée du web et du numérique a chamboulé les façons de penser de la communication et de la culture, j'espère juste que j'aurai encore la chance de bosser dans ce milieu avec des gens intéressants tels que vous !

Merci !

■ Photo : Clément Demarquette

CONCOURS



RORCAL >

Il est limité à seulement 333 exemplaires et on t'en offre 2, lui, c'est le nouvel album des Suisses de Rorcal, Vilagevege sorti depuis quelques jours via Cal of Ror Records, Lost Pilgrims Records et Sickmangettingsick. Pour ce faire, il te faudra trouver la réponse à la question et espérer être tiré au sort une fois le concours terminé ! En attendant, tu peux également écouter l'album dans son intégralité sur Bandcamp.

<http://www.w-fenec.org/concours/index,216.html>



GENERAL LEE >

General Lee t'offre le vinyle de leur nouvel album Raiders of the evil eye ! Et ce sont deux 33 tours qui garniront vos discothèques car il y aura deux gagnants ! L'objet est bien entendu du niveau de l'artwork et des compositions du combo nordiste : sublime !

Pour gagner ce qui est pour le moment leur meilleur album, rien de plus simple, il suffit de répondre à la question sur cette page web et de croiser les doigts pour que le sort te désigne comme heureux possesseur de l'objet. Les deux gagnants auront bien entendu donné la bonne réponse...

Bonne chance !

<http://www.w-fenec.org/concours/index,217.html>

7 WEEKS

CARNIVORA TOUR 2013

MASSIVE ROCK & STONER



01 FEB. LA LOUVIÈRE Taverne du Theatre (Be)

02 FEB. LÜNEN Das Greif (Ger)

03 FEB. STRASBOURG Mudd Club (Fr)

04 FEB. STUTTGART Zwölfzehn (Ger)

05 FEB. CHEMNITZ Subway to Peter (Ger)

06 FEB. BERCHTESGARDEN Kuckucknest (Ger)

07 FEB. SALZBURG Shekespeare (Aust)

08 FEB. LINZ Ann and Pat (Aust)

09 FEB. WINTERTHUR Gaswerk (CH)

10 FEB. GENEVA L'Usine (CH)

12 FEB. OSTRAVA Barrak Music Club (CZ)

13 FEB. HALLE / SAALE Hühnermanhattan (Ger)

14 FEB. BERLIN Tiefgrund (Ger)

15 FEB. LÜBBENAU Kulturhof (Ger)

16 FEB. EINDHOVEN Cafe the Jack (NL)

07 MAR. BEAUVAIS L'Ouvre Boîte (Fr)

08 MAR. LYON Ninkasi Kafé (Fr)

09 MAR. MONTREUIL La Pêche (Fr)

10 MAR. RENNES Mondo Bizzaro (Fr)

12 MAR. NANCY 15 Kaffe (Fr)

13 MAR. PARIS Le Bus Palladium (Fr)

14 MAR. MONTLUÇON MJC (Fr)

15 MAR. CLERMONT FERRAND Coopérative de Mai (Fr)

16 MAR. BELFORT La Poudrière (Fr)

17 MAR. NEVERS Le Café Charbon (Fr)

19 MAR. MONTPELLIER L'Antirouille (Fr)

20 MAR. BORDEAUX Rock School Barbey Club (Fr)

21 MAR. LIMOGES CCM John Lennon (Fr)

22 MAR. MAGNY LE HONGRES Le File 7 (Fr)

23 MAR. TOULOUSE Le Saint des Seins (Fr)

29 MAR. MAUREPAS Le Café de la Plage (Fr)

07 JUIN TOURS Festival Aucard de Tours (Fr)

and more to be announced...



CARNIVORA

NOUVEL ALBUM Disponible le 1er Mars

(en digipack 3 volets & livret 12 pages)



Pré-commandes: www.7weeks.fr/boutique

